

LANGUE ET CULTURE REGIONALES

CAHIER N°16

lire

Jean-Frédéric
OBERLIN

Cahier réalisé par

Mme Solange HISLER

MM. Jean-Claude GONON - Bernard KELLER

Gustave KELLER - Pierre MOLL

Edmond STUSSI - Léon DAUL



RESEAU - CANOPE . FR

CANOPÉ

ACADÉMIE DE STRASBOURG

LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES
CAHIER N°16

Lire
Jean-Fédéric
OBERLIN

Auteurs :

Solange HISLER

Jean-Claude GONON

Bernard KELLER

Gustave KOCH

Pierre MOLL

Edmond STUSSI

Léon DAUL

réédition numérique en ligne, 2014



ACADÉMIE DE STRASBOURG

Cet ouvrage, édité par CANOPÉ académie de Strasbourg, à la demande de la Mission Académique aux Enseignements Régionaux et Internationaux de l'académie de Strasbourg, a bénéficié du concours financier des Conseils Généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin et du Conseil Régional d'Alsace.



Directeur de publication : Yves SCHNEIDER
Coordination éditoriale : Jacques SPEYSER
Infographies, mise en pages et adaptation numérique : Agnès GOESEL

© CANOPÉ ACADÉMIE DE STRASBOURG
ISSN : 0763-8604
ISBN (2014) : 978-2-86636-439-7
(ISBN : 2-86636-193-8, 1992)
Dépôt légal : juin 2014

PRÉFACE

Jean-Frédéric Oberlin est sans doute un des Alsaciens les plus célèbres dans le monde. De nombreuses institutions pédagogiques et d'entraide portent son nom, tout comme une ville aux États-Unis d'Amérique dans l'état d'Ohio.

Pourtant celui qui a été presque soixante ans pasteur au Ban-de-la-Roche dans les Vosges alsaciennes n'a pas publié de livre et n'a pas directement influencé le mouvement des idées ou l'histoire politique de son temps. Moins connu de son vivant (1740-1826) que son grand frère, professeur à l'Université de Strasbourg, Jean-Frédéric a cherché à traduire les acquis de la pensée et des sciences de son époque dans le concret de la vie quotidienne des habitants, dont il avait la charge. Au delà même de ce qu'il a ainsi réalisé comme pionnier dans le domaine des écoles maternelles ou comme réformateur dans le domaine de l'économie et du social, Oberlin est compris aujourd'hui comme une des personnalités qui exprime le mieux l'ambiance spirituelle et temporelle du 18^e siècle finissant et du début du 19^e siècle. Mais il est surtout devenu une figure symbolique du service du prochain et particulièrement d'un service enraciné dans une vivante conviction chrétienne. Son combat a bien été un combat pour l'homme, un engagement pour la dignité humaine.

Depuis sa mort, de nombreuses biographies scientifiques ou populaires ont été consacrées au "papa Oberlin" de la vallée vosgienne. Il n'était pas dans l'intention de ceux qui ont préparé la présente publication d'ajouter leur "Oberlin" à la longue liste. Bien plutôt ils ont choisi délibérément de rendre accessible au lecteur certaines des nombreuses notes manuscrites, laissées par le patriarche du Ban-de-la-Roche, que recèlent nos archives. Pour cela ils ne pouvaient que proposer un curieux mélange bien alsacien de textes français et allemands: Oberlin n'utilisait-il pas indistinctement l'une ou l'autre langue selon les circonstances! L'orthographe en a pourtant été modernisée pour ne pas dérouter le lecteur. Ces textes sont évidemment accompagnés des éclaircissements nécessaires.

Ce travail n'aurait pas pu être mené à bonne fin sans la collaboration de personnes compétentes unies dans une commune passion pour la recherche: Madame Solange Hisler et Monsieur Pierre Moll, responsables au Musée Oberlin de Waldersbach, les professeurs Jean-Claude Gonon et Bernard Keller, les pasteurs Gustave Koch et Edmond Stussi. Ce n'est pas le moindre mérite du professeur Léon Daul, maître d'œuvre de ce livret, d'avoir su stimuler leur travail.

Pour renouveler la recherche sur Oberlin et son temps, il sera indispensable à l'avenir d'éditer nombre de ses textes manuscrits: ses lettres, ses Annales, son journal, ses prédications... Le présent travail est une petite étape sur le chemin de cette tâche qui saura mobiliser demain, comme nous l'espérons, de nouvelles énergies.

Gustave KOCH

Oberlin
se
définit

OBERLIN SE DÉFINIT



Oberlin s'est peint lui-même, avec l'extrême franchise qui le caractérise, dans les lignes suivantes, placées au-dessous d'un de ses portraits offert, en 1820, au révérend Francis Cuninghame.

« Je suis un étrange composé de qualités contradictoires... Je suis intelligent et cependant mes moyens sont très limités ; je suis plus prudent et plus politique que la plupart de mes collègues, et pourtant j'entre facilement en colère. Je suis ferme, mais puis aussi céder aux autres sans peine. Je ne suis pas seulement entreprenant, mais à l'occasion courageux, et au même moment peut-être secrètement lâche. Je suis très franc, mais complaisant envers les hommes, et par là même pas absolument sincère. Je suis Germain et Français tout ensemble, – noble, généreux, prêt à rendre service, fidèle, reconnaissant, sensible au moindre témoignage de bonté, – et pourtant aussi léger et indifférent. Je suis extrêmement irritable. Ceux qui me traitent avec bonté prennent vite beaucoup d'ascendant sur moi, mais la contradiction me pousse à la ténacité, surtout dans les choses de conscience. J'ai l'imagination vive, mais peu de mémoire... Je suis si sensible que je ne puis parfois trouver d'expression aux sentiments qui m'oppressent et me causent une vraie douleur. Actif et industriel, j'aime cependant l'indolence. J'admire la peinture, la musique, la poésie sans avoir d'adresse en aucun cas de ces arts. La mécanique, l'histoire naturelle, etc., sont mes études favorites. J'ai la passion de la régularité. D'instinct je suis soldat, mais l'étais davantage avant que mes forces corporelles fussent affaiblies. Je me suis toujours efforcé d'être le premier au danger et de rester ferme dans la peine. Dès mon enfance j'ai eu une aspiration dominante pour une vie plus élevée que celle de cette terre, et ai éprouvé le désir de mourir. L'ordre et la discipline militaire me plaisent dans la mesure où elles forcent le lâche à montrer du courage et l'homme désordonné à être ponctuel... J'ai une petite tendance sarcastique, mais sans malice intentionnée. »

M. Augustin Périer, député et frère du ministre Casimir Périer, écrit pendant son séjour au Ban-de-la-Roche, à l'époque de la Terreur, un journal intime où il nous dit d'Oberlin :

« Je n'ai trouvé encore aucun homme duquel la mine fût plus ouverte, plus aimable, plus amicale... Sa conversation est aisée, fleurie, représentative mais toujours proportionnée à la conception de la personne avec laquelle il parle. »

Propos publiés par Mme Ernest ROEHRICH, « Le Ban-de-la-Roche Paris 1890 ».

Oberlin nous livre ses propres réflexions :

Sources de réflexions, sujets de prières, actions de grâces ou tableau chronologique d'événements qui m'intéressent.

1740, 17 juillet	<i>Mort de mon frère George Henri Oberlin.</i>
30 ou 31 août	<i>Mon jour de naissance.</i>
1 ^{er} septembre	<i>Je fus baptisé à l'église de St-Thomas.</i>
1742, 17 décembre	<i>Mort du professeur Jean-Daniel Osterried, mari de ma cousine... née Link. La mort de ce philosophe et esprit fort fut la suite d'une mortelle frayeur de ce que l'on n'ose plus nommer aujourd'hui = l'apparition et l'... d'un esprit ou spectre. Le professeur ne fut âgé que de 39 ans.</i>
1743, 17 janvier	<i>Mort de mon oncle Monsieur Link, docteur et professeur en droit.</i>
1744, 3 octobre	<i>Mort de ma bonne et aimable grand'maman, Madame Salomé Felz, née Kraut, de 67 ans.</i>
1747, 16 septembre	<i>Mort de mon beau-père, Monsieur Jean Jacques Witter, professeur de 53 ans, par suite d'une purge trop violente.</i>
18 décembre	<i>Ma chère femme, Madame Madeleine Salomé Witter baptisée à l'église de St-Thomas.</i>
1748, 10 janvier	<i>Mort de ma belle-mère (et cousine) Madame Catherine Salomé Witter, née Link, de 35 ans.</i>
1752, 16 août	<i>Monsieur le Docteur Lorentz (Siegmond Friedrich) garanti du danger de périr dans un marais, lorsqu'il revenait de la Saxe. Zwischen Bremen und Hamburg in der Stunde des Begriibnisses seines Herrn Vaters Doctoris Theologiae. Er wurde durch einen kleinen Bauer aus dem tiefen Schlamm gezogen. Als Herr Lorentz den Bauern belohnen wollte, war er nicht mehr zu finden.</i>
2 novembre	<i>Mort du Docteur Bengel, auquel il avait été donné d'expliquer si admirablement la sainte Apocalypse, de 65 ans.</i>
1754, 15 septembre	<i>Écolier de la quatrième classe j'eus la fièvre chaude bilieuse.</i>
1755, 29 septembre	<i>Je suis devenu étudiant, âgé de 15 ans.</i>
1 novembre	<i>Lisbonne (Lisabon) renversée par un tremblement de terre.</i>
1756, 3 septembre	<i>J'eus la dysenterie et après moi, trois de mes frères Henri, Jean et Charles Louis.</i>
18 septembre	<i>Mort de mon frère Jean, de 12 ans.</i>
25 septembre	<i>Mort de mon frère Charles Louis de 10 ans.</i>
1758, 6 avril	<i>Bin ich Baccalaureus worden. (Bachelier).</i>
1759, 12 avril	<i>Mort de mon élève Jérémie Eberhard Silberrad de 7 ans.</i>
1760, 9 mai	<i>Mort du Comte de Zinzendorf de 60 ans.</i>
1761, 10 août	<i>Naissance de mon dernier frère François Henri.</i>
1762, 26 août	<i>Je soutins mes premières thèses (Disputation) sous Monsieur le professeur Lorentz: Epitome rerum Gallicarum ab origine gentis usque ad Romanorum imperium.</i>

1763, 21 juillet 4 novembre	Je suis devenu maître ès arts (Magister) Naissance de Louise Scheppler, qui a élevé mes enfants après la mort de ma chère femme.
1765, 1 juillet	Mort de mon frère: Christian Heinrich, ein überaus geschickter Knopf-, Krepin- und Handarbeiter. 8 Tage nachdem er Meister geworden. Alt ungefähr 23 Jahre.
1766, 5 octobre	Mort de ma tante, Madame Catherine Salomé Link, née Felz, de 71 ans.
1767, 30 mars	Je suis arrivé à Waldbach comme pasteur. Et le même jour, 27 ans plus tard, 1794, après ma grande maladie la première fois à l'église conduit par deux anciens.
11 avril	Mort de Madame Eberhardine Catherine, née Witter, première femme de mon frère le professeur.
12 juin	Je soutins mes thèses théologiques (Theologische Disputation) sous Monsieur le Docteur Beykert.
1767, 11 septembre	Wurde durch ein Dekret des Collegiums der Herren Oberkirchenpfleger zu Strassburg den Herren Geistlichen daselbst erlaubt, bei allen Amtsverrichtungen ausserhalb der Kircheinstatt des Krös und Kirchenrocks nur im Überschlag und Mantel zu erscheinen.
1768, 5 juin	Hab ich mich mit Jungfer Witter versprochen.
6 juillet	Je me suis marié avec Mademoiselle Witter (Madeleine Salomé).
1769, 15 août septembre	Naissance de Napoléon Bonaparte. La bonne Sara Banzet, fille de Jean de Belmont, ancienne servante de Madame Stuber, enseigne aux enfants de Belmont à tricoter. Nota bene: de son propre mouvement; ce qui donna l'idée et la naissance à l'établissement des conductrices de la tendre jeunesse.
24 décembre	Naissance de mon premier enfant Emmanuel Frédéric.
1770, 6 mars	Mort de mon père, Monsieur Jean Georges Oberlin, théologien, précepteur de la première classe du Gymnase de Strasbourg.
15 octobre	Dieu nous a garanti d'un incendie.
1771, 12 janvier	Mort de mon jeune élève François Henri Silberrad.
6 février	Mort de mon premier enfant Emmanuel Frédéric d'environ deux ans.
6 août	Mort de Monsieur Schöpflin, professeur.
1772, 2 janvier	Naissance de mon deuxième enfant Frédéric Jérémie. Nota Bene: ici à Waldbach.
12 mars	Mort de ma sœur Christine Elisabeth.
29 mars	Mort de Monsieur le baron de Swedeborg de 84 ans.
1773, 6 février	Naissance de Frédérique Salomé, ma première fille et troisième enfant.
juillet	Suppression des jésuites par Clément XIV, l'excellent Ganganelli.



Jean-Georges Oberlin 1701-1770



Frédérique Salomé
Oberlin
(1773-1776)

28 octobre	<i>Depuis 8 jours Dieu nous garantit de plusieurs grands malheurs, dont nous étions menacés.</i>
1774, 24 avril	<i>Mort de la bonne Sara Banzet, fille de Jean de Belmont, première conductrice de la tendre jeunesse depuis septembre 1769, de 28 ans.</i>
10 mai	<i>Mort de Louis XV, de 64 ans.</i>
12 juin	<i>Mort de Madame Anne Marguerite, née Froelich, deuxième femme de mon frère le professeur.</i>
22 septembre	<i>L'excellent Ganganelli, Clément XIV, meurt empoisonné. Dans cette année on me demanda pour pasteur à Ebénézer et dans les vastes environs, en Géorgie, dans les Colonies anglaises en Amérique. Mais la guerre avec les Anglais étant survenue, on me dispensa de ma promesse.</i>
1775, 11 septembre	<i>Naissance de Fidélité Caroline, ma quatrième enfant et deuxième fille, ici à Waldbach (ich Hebamme)</i>
1776, 6 novembre	<i>Mort de Frédérique Salomé, ma première fille de 3 ans, 9 mois.</i>
27 décembre	<i>Naissance de Charles Conservé, mon cinquième enfant à Strasbourg.</i>
1777, 22 avril	<i>Mort de Monsieur Engel, pasteur de l'église de St-Thomas, qui aurait dû être remplacé par Monsieur Stuber et le fut par cabales par Monsieur Schneider.</i>
1778, 10 janvier	<i>Mort de Charles de Linné.</i>
11 mai	<i>Naissance de Henri Gottfried, mon quatrième fils et sixième enfant à Strasbourg, jour de Gottfried.</i>
29 mai	<i>Mort de Voltaire.</i>
1779, 27 octobre	<i>Naissance de Henriette Charité, mon septième enfant à Strasbourg.</i>
1780, 18 septembre	<i>Géra incendiée.</i>
1781, 5 avril	<i>Naissance à Strasbourg de Louise Charité ma quatrième fille et huitième enfant.</i>
1782, 15 février	<i>Je fus en danger de périr sur la hauteur dans les neiges et par un vent glaçant avec Jean P. Duchmann de Gundershoffen et Daniel Simon de Barr, mes deux pensionnaires, en voulant revenir de Rothau. Et le lendemain même danger effroyable en traversant la Bruche sur deux arbres glacés en dos d'âne et sans garde-fous, où nous avons été garantis de la chute dans l'eau prise et coagulée à demie dureté – garantis d'une manière miraculeuse !!! par une main invisible.</i>
1782, 27 mars	<i>L'inquisition abolie en Sicile.</i>
1 avril	<i>Mort de l'excellent homme Jean-George Claude, ancien de Waldbach de 60 ans.</i>
18 août	<i>Göppingue brûlée.</i>
4 novembre	<i>Ma chère femme est partie à Strasbourg pour ses dernières couches.</i>
14 novembre	<i>Naissance de Frédérique Bienvenue ma cinquième fille et neuvième enfant.</i>

24 décembre	<i>Ma chère femme revient de ses dernières couches très bien portante.</i>	 <p>Mme Jean-Frédéric Oberlin, née Madeleine-Salomé Willer</p>
1783, 18 janvier	<i>Mort subite de mon excellente femme Madame Madeleine Salomé, née Witter, de 35 ans.</i>	
21 janvier	<i>Elle fut enterrée devant la muraille de l'église de Waldbach à droite.</i>	
5 février	<i>La Calabre ravagée par le tremblement de terre.</i>	
20 mars	<i>Louise Scheppler, Conductrice ambulante, commence à aller à Rothau chez Monsieur Hiertes.</i>	
11 mai	<i>Abolition du nom et de la forme extérieure de la société chrétienne.</i>	
5 juin	<i>Messieurs Montgolfier font voler leur premier aérostat à Annanay en Vivarais.</i>	
12 octobre	<i>Mort de Monsieur le Docteur Siegmund Frédéric (Lorentz) de 56 ans. Il en fut averti 8 jours auparavant par le Beamten von der Leuchten Burg (Officier de Château ou de la forteresse de lumière) welcher anno domini 1752, den 15. August unter der Gestalt eines Kavaliers den Herrn Lorenz auf einer gefährlichen Reise begleitet hatte.</i>	
1784, 29 novembre	<i>Une secousse de tremblement de terre à 10 heures de la nuit.</i>	
27 décembre	<i>Mort en Angleterre de l'intéressant Li-Bou, Li=Bu, de 20 ans, fils d'Abba Boule, Rupak ou roi des Isles Peljuh, Pellju sur la mer pacifique. Siehe auf der Karte von Asien, Pelew Inseln zur Rechten der Gewürz - Inseln.</i>	
1785, 27 janvier	<i>Monsieur Mann, Conseiller de Madame la Comtesse de Loewenhaupt à Oberbronn, mon ancien camarade de classe se brûle la cervelle.</i>	
	<i>Louise Scheppler commence à aller un jour par semaine faire l'école à tricoter chez Monsieur le pasteur Kolb à Rothau malgré les hautes neiges, le froid vif et les vents durs.</i>	
16 mai	<i>Lundi de Pentecôte, Didier Neuvillers, de Waldbach qui avait été le premier précepteur de mes fils reçoit un coup de fusil sur la Baerenhoeh (= Perrheux), par François Fehlrad, un braconnier du Sundgau, avec lequel il exerçait le même métier.</i>	
19 mai	<i>Je fus traîné par le cheval en allant à Rothau pour rendre témoignage au sujet de cet assassinat. Es scheint mir, der Mörder war im Wald versteckt, schlug die Flinte gegen mich an, die ihm aber versagte, das Pferd sah den Blitz auf der Zündpfanne, und sprang so plötzlich und heftig auf die Seite, dass es mich aus dem Sattel warf.</i>	
25 juin	<i>Chrétien Binninger, de 58 ans (fils illégitime d'Anne Gonnet du Trouchy, et de Monsieur Caspar Binninger, pasteur de cette paroisse) se pendit dans la forêt d'Orbindeu entre Fouday et Solbach. Il fit l'esprit fort, haïssait la Sainte Bible, soutenait que les pasteurs sont fous, etc.</i>	

1786, 26 mars	<i>Mon brave neveu, Philippe Henri Oberlin, de 20 ans, mourut.</i>
17 août	<i>Mort de Frédéric II, roi de Prusse, de 74 ans.</i>
1787, 9 juillet	<i>Dieu nous préserva, moi et mes garçons pensionnaires d'être écrasés par un rocher dans la petite forêt.</i>
vendredi 7 septembre	<i>L'ordre arrive d'établir une assemblée paroissiale composée de 9 notables, 1 syndic, le pasteur et le seigneur ou son délégué, lequel présiderait. Non; ces 12 hommes feraient l'Assemblée Municipale et les 10 hommes ci-dessus seraient choisis par l'assemblée paroissiale.</i>
26 septembre	<i>Mort de Monsieur le Docteur Beykert, président du Consistoire de 74 ans.</i>
1788, 3 juin	<i>Mort de Monsieur Reuchlin, président du Consistoire, de 93 ans.</i>
1789, 17 mai	<i>Mon Charles Conservé préservé du malheur d'être estropié ou écrasé sous la chaise en allant en voiture à l'église de Fouday.</i>
20 juin	<i>Les 26 députés de l'Assemblée Nationale s'assemblent au Jeu de Paume à Versailles.</i>
14 juillet	<i>Prise de la Bastille.</i>
1790, 20 février	<i>Joseph II, empereur d'Allemagne meurt, de 49 ans.</i>
14 juillet	<i>La grande Fête de Fédération à Paris.</i>
1791, 31 juillet	<i>Je fis le premier baptême d'un enfant illégitime. Auparavant c'étaient les curés catholiques.</i>
10 août	<i>Mort de Vernier Masson, maître d'école de Waldersbach de 70 ans.</i>
1792, 1 mars	<i>Mort de Léopold II, empereur d'Allemagne.</i>
24 mai	<i>Mon Henri, apprenti de relieur de livres.</i>
1793, 21 janvier	<i>Louis XVI, roi de France guillotiné (précisément 11 ans après la mort de ma femme).</i>
25 août	<i>(St-Louis) J'eus la dysenterie, rothe Ruhr.</i>
27 août	<i>Mon Frédéric Jérémie, caporal fourrier du bataillon de Strasbourg blessé à mort sur une hauteur près de Bergzabern, dont il mourut le lendemain à Wissembourg chez Monsieur le Pasteur Greis à 1 heure du matin, âgé de 21 ans, 7 mois.</i>
7 décembre	<i>Louise Scheppler prend la fièvre putride, et ensuite moi et tous mes enfants.</i>
15 décembre	<i>Je comparus devant le Président du Comité (infernale) de Sûreté publique. Et Schneider l'Accusateur public comparut à la guillotine sur la place d'armes à Strasbourg.</i>
1794, 20 janvier	<i>Commencement de ma grande et inoubliable maladie, la fièvre putride, où pendant 30 jours je ne me possédais pas dans l'extérieur, mais fort bien dans l'intérieur, et où j'ai appris par expérience, que l'homme a trois parties constituantes – esprit, âme et corps.</i>
30 mars	<i>Je re-fus la première fois à l'église pendant quelques minutes seulement après ma grande maladie de 70 jours ou 7 décades – conduit sous les bras par deux anciens.</i>

9 avril	<i>Voulant commencer le service divin à l'église de Waldersbach, je fus interdit de toute fonction ministérielle quelconque. Et j'établis d'abord un Club ou Société populaire, et sous ce nom nous pûmes continuer nos assemblées religieuses.</i>
27 juillet	<i>Me trouvant au repas de baptême chez Jonathan Banzet, je fus sommé par un commissaire de me rendre en arrestation à Schlettstadt (= Sélestat) (Nota bene: le baptême avait été administré par l'Officier public).</i>
28 juillet	<i>Je me rendis en arrestation à Schlettstadt avec Monsieur Boeckel, sous le gouvernement révolutionnaire de Robespierre. Nous sommes revenus de l'arrestation.</i>
1794 août	<i>Mes deux fils Charles et Henri chez moi commencent à apprendre le métier de vitrier de Théophile Kurtz.</i>
2 septembre	<i>(ou an II, Fructidor 16) La Convention nationale (sur le rapport de Monsieur François Ehrmann, député) décrète mention honorable de Monsieur Jean-Georges Stuber, mon excellent devancier et de moi pour 27 ans de travaux dans l'instruction publique. Et malgré cela les administrateurs du district de Schlettstadt persistent à me défendre toute instruction publique et privée.</i>
1795, 22 janvier (an III, Pluviose 3)	<i>Le citoyen Bailly, représentant du Peuple, sur le rapport de mon frère le professeur, m'autorise à recommencer mes instructions publiques et privées.</i>
1795, 22 mars	<i>Première église, et le culte rétabli après la persécution de Robespierre après un an d'interruption.</i>
20 juillet	<i>Charles est chirurgien à l'hôpital militaire à Strasbourg.</i>
16 août	<i>Charles est reçu élève de l'École de Santé.</i>
1 septembre	<i>Ma Fidélité Caroline épouse Monsieur Wolf.</i>
1797, 30 janvier	<i>Mort de mon excellent prédécesseur Monsieur Jean Georges Stuber.</i>
16 août	<i>Mort de Monsieur Ehrmann, Docteur et physicien de Strasbourg.</i>
1798, 28 février	<i>Mort de mon beau-frère Monsieur Schlag.</i>
18 mai	<i>Ma Frédérique garantie du danger de tomber à la renverse dans la cave.</i>
10 octobre	<i>À la brune du soir, par un accident singulier, je fus ébloui absolument et égaré sur la Berrhoeue (Bärenhöh) et en danger. Nota bene: Madame Kautz avait été extrêmement pressée de prier pour ma conservation.</i>
1799, 27 janvier	<i>Le Haut Waldbach raviné par la pluie et les neiges fondues.</i>
27 juin	<i>Notre chère Annette Poirson préservée du malheur d'être écrasée sous une porte pesante du jardin.</i>
26 septembre	<i>Lavater, cet excellent pasteur et auteur reçoit le coup de fusil mortel.</i>



Jean-Georges Stuber

27 novembre	Mon Henri Gottfried, conscrit, quitte Strasbourg le havresac sur le dos, mais sous les auspices de la Providence divine et paternelle.	 <p>J. Fréd. Ehrmann Professeur en médecine à Strasbourg (1739-1794)</p>
1800, 17 février	Mort de mon ancien camarade de classe, Monsieur Ehrmann, professeur de physique, de 58 ans.	
2 octobre	Mort du célèbre Monsieur Herrmann, professeur d'histoire naturelle.	
1801, 2 janvier	Mort de Lavater	
7 février	Mort de Chodowieki, excellent dessinateur à Berlin. <i>Das Prediger-Costume wird wieder befohlen.</i>	
26 mars	Mort de Paul I, empereur russe de 46 ans.	
3 avril	Mort de Micaël Lorentz, professeur.	
1802, 13 décembre	Mariage de ma Louise Charité avec Monsieur Pierre Witz.	
1803, 10 janvier	Trois maisons incendiées à Fouday.	
14 mars	Mort de Klopstock, célèbre poète à Hambourg.	
1804, 26 mars	Mariage de ma Henriette Charité avec Monsieur Josué Graf.	
1805, 19 décembre	Mon genou gauché écrasé sous le bois de la selle et toute pesanteur du cheval.	
1806, 2 février	Trois maisons incendiées au Bas-Waldbach.	
25 mars	Mariage de ma Frédérique Bienvenue avec Monsieur Rauscher.	
6 octobre	Mort de mon excellent frère, Jérémie Jacques, professeur de 71 ans.	
1807, 8 février	Mort de Madame Elisabeth Schwartz, née Metzler, bienfaitrice de ma maison.	
1808, 2 octobre	J'installai mon fils Charles Conservé comme pasteur à Rothau.	
1809, 1 mai	Mort de Monsieur Pfeffel, l'aveugle de 72 ans.	
13 mai	Dernière couche de ma Fidélité Caroline mariée Wolf. Le même jour et an les Français entrent victorieux à Vienne.	
1809, 15 mai	Mort de ma Fidélité Caroline mariée Wolf de 33 ans, 8 mois.	
30 juin	Un très grand loup force la porte de lattes et essaye en vain d'entrer dans la cochonnière.	
1 novembre	La maison curiale de Rothau incendiée.	
1810, 23 octobre	Dix maisons incendiées à Belmont de 20 ménages.	
1811, dimanche 3 février	Je fus surpris par une dangereuse et très douloureuse strangurie, mal de membre ambulante et apoplexie.	
5 octobre	Mon Henri Gottfried entre en Russie.	
17 octobre	Dieu garantit nos trois plus jeunes pensionnaires d'être écrasées sous le bûcher mal dressé qui s'écroula.	

(Ces trois dernières mentions ne sont pas de la main d'Oberlin.)

<i>1829, 18 novembre</i>	<i>Arrivée de Monsieur Rauscher et de sa famille à Waldbach ayant été désiré par Monsieur Oberlin pour le remplacer puisque son autre gendre Monsieur Graf, qui avait passé sept années auprès de lui avec sa famille pour le soulager dans ses fonctions était devenu incapable par suite d'un coup d'apoplexie.</i>
<i>1826, 1 juin</i>	<i>Mort de mon cher Papa Monsieur Jean Frédéric Oberlin, né le 31 août 1740, arrivé au Ban-de-la-Roche le 30 mars 1767.</i>
<i>1842, 17 septembre</i>	<i>Mort de mon mari Monsieur Philippe Louis Rauscher à l'âge de 73 ans 1 mois et 11 jours.</i>

Texte de la main d'Oberlin transcrit par G. KOCH,
Archives Municipales de Strasbourg,
Frédéric Oberlin, Ms 206, p. 43-52.

Gustave KOCH

I.
L'homme au
Ban-de-la-Roche

PAUVRETÉ ET MISÈRE D'UNE VALLÉE VOSGIENNE (près du Champ-du-Feu)



La pauvreté au Ban-de-la-Roche

L'ignorance, les rigueurs de l'hiver, la pauvreté du sol, le manque de voies de communication faisaient du Ban-de-la-Roche un lieu déshérité, coupé des régions plus riches de l'Alsace.

Dès son arrivée au Ban-de-la-Roche, Oberlin comprit l'urgence de la situation.

Le pasteur qu'il était avait une mission immense à remplir.

Sa foi est liée à la terre qui est un don de Dieu. L'homme a des devoirs vis-à-vis de cette terre et Oberlin exhorte les habitants de la vallée à s'instruire, à s'ouvrir sur le monde.

Désolés, fatalistes même, soumis aux catastrophes naturelles, ces pauvres montagnards subissaient cette vie de pauvreté avec résignation. La misère est partout. En l'an 1770 Oberlin note les

remarques suivantes dans le livre des « Annales », document qui nous prouve combien le Ban-de-la-Roche a lutté pour sortir de la pauvreté.

Grains

« Les grains se trouvent dans un triste état; plusieurs champs où il n'y en a plus du tout. La plus grande partie de ces champs (peut-être presque tous) doivent être semés d'avoine, s'ils ne doivent rester en friche. L'avoine est rare et chère, jusqu'à 8 Livres, mais il en faut. Les pauvres gens ont perdu semence et labourage. »

Abeilles

« L'été passé toutes mes abeilles ont péri malgré le miel que je fis donner à une partie pour les conserver; il en aurait trop fallu. Des gens qui en avaient 9 à 12 ruches pleines n'en ont plus du tout. » (Annales, p. 6).

Il signale plus loin :

« Christman Caquelin de Waldersbach, pauvre homme, avait semé du seigle qui périt l'hiver passé, il y faut maintenant des pommes de terre, il devait semer de l'avoine dans un autre champ, il en avait préparé et réservé la semence, mais son fils ayant cassé la jambe, le cheval du chirurgien la lui mangea, outre les autres dépenses. Maintenant, il n'a plus ni semence, ni argent, ni crédit, il faut payer sur le bien, et n'en rien tirer. Cela est dur, le pauvre homme est aux abois; il ne sait où donner de la tête, il promet de donner un boisseau d'intérêt pour deux boisseaux d'emprunt et agirait en barbare qui l'accepterait, j'espère bien lui en procurer sans intérêt. » (Annales, p. 7).

Toujours en 1770, Oberlin, nous parle de la récolte de 1769 qui, elle aussi, a été déplorable.

« L'an passé les gens de Christman Claude sont devenus malades, à ce qu'on croit, par le pain de grains gâtés.

L'an passé, la plupart ont acheté la semence de seigle: celle-ci périt. Ce printemps il fallait encore en acheter, mais on n'en a plus pu avoir.

Presque la moitié des épis existants sont vides, des trémois mêmes; presque point de grain à Belmont. À Waldersbach presque absolument point de grain d'hiver et très peu de trémois.

On évalue le grain (seigle) de cette année à une sixième partie d'une année médiocre.

Pour l'orge et le froment, ce n'est pas la peine d'en parler.

La plupart des pommes de terre sont très petites en apparence, ayant été plantées hors de saison; à Fouday plusieurs sont pourries. » (Annales, p. 9)



La récolte des pommes de terre. Illustration pour un cahier de récitation de Solbach, 1849 (Musée alsacien, Strasbourg).

L'état des routes

Le chemin de Rothau en 1772

« ... Jusqu'ici le chemin passait entre les prés dans le fond et était vraiment affreux. Il traversait deux fois la Bruche et une fois il enfilait le lit même de la Bruche dont le fond était jonché de cailloux.

Bêtes et voitures y souffraient extrêmement et pour peu que la Bruche fût grande, il y avait du danger ou il était impossible d'y passer.

L'an passé m'étant fait mener à Strasbourg dans ma voiture mince et extrêmement légère, je renvoyai celle-ci après l'avoir chargée de quelques mesures de vin et de quelques coffres.

Petite charge pour trois chevaux. Aussi tout alla à merveille, les neiges défendirent de prendre par la hauteur ou les montagnes. Mais étant venu dans la Bruche et celle-ci étant un peu grande par la fonte des neiges, on ne put avancer ou reculer. L'un des voituriers courut implorer le secours de la communauté de Fouday. Tout le monde y alla. Les uns voulurent qu'on transportât les coffres, etc. l'un après l'autre, d'autres qu'on levât toute la voiture avec sa petite charge sur de fortes perches et qu'on la portât jusqu'au village, mais enfin on y attela plusieurs chevaux, pour la mener coûte qu'il coûte. On se mit en partie sur les chevaux. On cria, on frappa. Mais l'eau renversa un cheval après l'autre.

Enfin on avança pourtant et la quantité de secours l'emporta sur la véhémence de l'eau et la résistance des rochers. »

La misère comme une lèpre rongait chaque famille et le mal implacable sévissait, s'étendant partout. Comme un chirurgien, Oberlin, aidé de quelques bonnes volontés, s'employait de toutes ses forces et de toute sa foi à arrêter les hémorragies et à panser les plaies de sa pauvre paroisse. Les maisons vétustes menaçaient ruine.

Les habitations

« Si on ne donne pas bientôt du bois de réparation, plusieurs bourgeois (habitants) sont obligés de laisser tomber leurs maisons en ruine. J'ai vu des greniers pourris, des planchers absolument pourris où on marche dans la fange, le châlit y repose et y pourrit. »

« Didier Caquelin a eu du bois de sa vieille maison et d'autre du Climont pour bâtir sa nouvelle maison, on ne lui donne pas de bois pour des planchers, il ne saurait s'en passer ni en mener depuis le Climont, ils y sont même beaucoup trop chers pour des gens aussi pauvres. »

L'eau

Le bois si précieux en ce 18^e siècle faisait même défaut pour l'entretien des conduites d'eau. Toujours en 1770, trois ans après son arrivée au Ban-de-la-Roche Oberlin écrit :

« Si on n'attrape du bois pour des tuyaux, on risque de manquer d'eau l'hiver prochain. Le prévôt ne veut jamais signer aucune requête. Lorsqu'on envoie des ordres qui nous sont favorables, on ne nous en dit rien, mais on nous déclare le contraire. »

La disette

La disette abattait sans relâche son fléau et un peu plus loin nous lisons encore ces quelques lignes qui se passent de commentaire :

« D'autres fois Waldersbach donnait jusqu'à 46 sacs de seigle, cette année-ci quatre (pour la dîme). À Bellefosse d'autres fois environ 30, maintenant 3.

Cette année la plupart n'ont eu ni pommes de terre, ni pain que ce qu'ils ont acheté.

L'année prochaine sera pire ; quelques-uns voudraient des biens pour subsister. Et combien souffrent la faim aussi longtemps que possible. »

Les remèdes d'Oberlin

Dès 1771, Oberlin crée une caisse charitable alimentée par les dons de ses amis strasbourgeois. Nous retrouverons dans les deux volumes intitulés « Administration des Bienfaits et Aumônes » une comptabilité rigoureuse donnant année par année le profil exact de son œuvre et prouvant combien il était nécessaire de venir en aide à ces pauvres gens. Le paresseux ne recevait pas d'aumône, seul l'homme honnête et travailleur pouvait espérer l'aide du pasteur. Pour donner plus de sérieux à son œuvre, il dresse un « État des pauvres » et nous lisons ces lignes :

– « À un très pauvre père de famille pour le dédommager un peu de la perte qu'il s'était attirée par une belle action (6 deniers). »

Ou encore en 1789 :

– « Le nombre des pauvres étant trop grand, et le choix à faire, sujet à trop d'inconvénients – j'annonçai en chaire que :

- 1) Tous les pauvres qui auraient payé au Domaine pour l'an 1789 m'apporteraient la quittance, et recevraient 2 livres de laine.
- 2) De ce qui resterait, les pauvres qui m'apporteraient encore la quittance de leur Maître d'École (gage d'école) recevraient – 2 livres de laine. »

Février 1776

– « Chez une pauvre veuve, les enfants se prêtaient les sabots pour aller aux champs ou à l'école. Les enfants allaient pieds nus chacun à leur tour. »

En 1781 - Janvier - Livre des aumônes

– « Au brave J.J. Claude du Trouchy, quand il eut fait apprendre à son aîné le métier de tisserand de bas et acheté un métier, partie à crédit, partie en s'épuisant. - 6 livres. »

1810 - Décembre - Livre des aumônes

– « À Jean Caquelin de Waldersbach qui depuis plusieurs années n'a reçu d'aumônes, est malade et languissant, un secours pour se procurer des habits nécessaires pour fréquenter l'Église. »

La liste de tous ces malheureux est longue, certains mourraient d'épuisement pendant les grands froids de janvier.

21 Janvier 1790 - Livre des aumônes

– « Jean Nicolas, fils de Nicolas Claude de Belmont et de Charolte Verly, né le 10 juin 1743, mourut d'épuisement et de faim sur le chemin de Barr. »

En 1823 - Livre des aumônes

– « À une très pauvre et diligente veuve pour acheter des pommes de terre à planter - 12 francs. »
– « À une très honnête famille, affligée et violemment écrasée par la ruse et scélératesse des hommes de loi, inspirées par les Esprits du Règne de Pluton, un petit secours dans leur très grand besoin. 20 francs. »

Le triomphe du merveilleux

Pourtant, ce Ban-de-la-Roche si dur, si austère avait comme tout nuage noir sa bordure d'argent. Malgré la froidure de l'hiver 1775, J.-F. Oberlin brosse pour nous un tableau féerique de son passage au Champ-du-Feu alors qu'il se rendait à la scierie de Barr (Hohwald) pour visiter un malade.

« Meine Winterreise nach der Barrer Sägemühle:

Teurer Freund!

Es war Anno 1775,

dass ich zu einem jungen Kranken auf die Barrer Sägemühle gerufen wurde, ungefähr 4 Stunden von hier jenseit des Hochfeldes. Es war kalt und etwas duftig. Doch je höher wir aufs Gebirge kamen, je heller war das Wetter und gelinder. Auf der Höhe des Hochfeldes war es unvergleichlich schön; alles feierlich still; kein Wind, welches was seltnes ist. Die Täler und Berge mit dem blendend weissen Winterkleid bedeckt; die Tannenwälder vom Duft gepudert, mit grau durchschattirt. Die Sonnenstrahlen vom gefrohrnen Schnee so kräftig zurückgeworfen, dass ich Schlupfhandschuh und Oberrock ablegen musste. Der Schnee, nun durchgefroren, trug mich und Pferd und das war auch nötig. Sie wissen, wie wenig von Jugend auf meine Füsse eine anhaltende Arbeit ausdauern können, insonderheit im Gebirge. Hier und dort fiel das Pferd etwas tief hinein, da ich dann absprang und solange das Pferd führte, bis die Ermattung mich wieder nötigte meine schlappen Füsse dem Pferd anzuhängen. Nachdem ich so mit meinem Geleitsmann die obere Breite des Hochfeldes hinübergekommen war und mir die stille, weite, heitere, entzückende Feierlichkeit der Natur und die scheinbare Nähe des Himmels meine ganze Seele mit manchen unaussprechlich stärkenden Ermunterungen durchflösset und zu erneuerten Entschlüssen, mein Leben ganz nach dem Wohlgefallen und der Absicht des herrlichen Schöpfers zum Dienste meines Nebenmenschen nach der Vorschrift unsers Erlösers soviel möglich durch zu leben, so kamen wir allmählig an den Abhang des Berges auf der andern Seite. Überall neue im Sommer nie zu sehende Schönheiten, aber grosse Beschwerlichkeiten, öfters Gefahr; bald dicke im Schnee verborgene halbverfaulte Baumstämme über die man hinstürzt, bald nur handbreite, schiefe, steile, mit hervorragenden Baumwurzeln durchwachsene, übereiste Felsenstufen, über die man hinunterklettern muss, bald... Doch gottlob, ich kam endlich durch alles, obwohl entkräftet und halb erfroren, doch mit ganzen Glied-

dern glücklich an und brachte den Abend mit meinem Patienten und seiner Familie und andern redlichen Leuten vergnügt zu, bestimmte die Stunde meiner morgenden Rückreise und streckte meine der Gefahr entronnene Arme und Bein eins Bett. Da ich mich den andern Tag reisefertig machen wollte, kündigten mir meine guten Hausleute Arrest an. Das war mir ein Donnerstreich. Fertig war ich nun auf der Sägemühle und daheim habe ich immer Arbeit for drei. Sie sagten mir, es wäre nun für Menschen unmöglich mit dem Leben über das Hochfeld zu kommen. Ich musste mich ergeben, da ich aus Erfahrung wusste, was die Steintäler auszustehen gewohnt sind, und dass wan sie von Lebensgefahr reden, dieselbe gewiss for gewöhnliche Strassburger Kräften doppelt ist. Ich war also ein Gefangener des Schneegestöbers und heftigen Windes. »

Solange HISLER



Vue de Waldersbach.

UN DÉVELOPPEMENT SOCIAL EXEMPLAIRE « OBERLIN LE BÂTISSEUR »



Au Ban-de-la-Roche du 18^e siècle, Oberlin donna toute la mesure de son génie créateur, guidé et soutenu par sa foi. Lecteur assidu, les aventures de Robinson Crusoé ne lui étaient pas inconnues. La lutte quotidienne de ses villageois pour leur seule survie ressemblait étrangement aux tribulations du naufragé de l'île Juan Fernandez. Comme pour Robinson, chaque jour apportait un problème qu'il fallait résoudre au mieux pour rendre la vie soutenable et digne d'être vécue.

« Oberlin, écrit Fallot, avait fait de **l'agriculture** une sorte de rite sacré. C'est ainsi qu'avec je ne sais quelle intuition prophétique, il travaillait par avance à la solution d'un des plus grands problèmes qui s'imposent à l'attention de la démocratie: comment instruire le paysan sans lui donner le dédain des occupations agricoles, bien plus en lui communiquant par la nature même de l'instruction qu'on lui confère un attachement croissant pour la terre, l'amour intelligent de l'agriculture. »*

Il fallait d'abord **rompre l'isolement; apprendre une langue universelle** comprise et parlée par des millions d'individus. La vieille langue d'oïl, fatiguée et appauvrie, ne pouvait plus suffire à exprimer les idées nouvelles et bouillonnantes du 18^e siècle. La langue française devait permettre à ces montagnards de participer au grand besoin de savoir et de connaître de cette époque.

Mais pour circuler facilement il fallait aussi des **chemins et des ponts**.

Oberlin, la pioche à la main, montra l'exemple pour tracer, élargir, aménager un réseau de chemins carrossables. Ce qui auparavant n'était qu'une vague piste, un sentier caillouteux, devint une voie praticable en toute saison. Le gué ou la mauvaise passerelle fit bientôt place à un vrai pont.

* Dictionnaire pédagogique de F. Buisson.

Chemin vicinal de Foudai au Pont du Bât, ou aux Bourguignon

? Qui est-ce à entretenir ce Chemin ?

Écrit à Mr. le Préfet des Vosges - et puis la copie à Mrs. les Bourgeois des Vosges, et à M. Waldbach au Ban de la Roche, Vicg le Bâst.

En Sr. Olym. Pt. de M. et de Mrs. à Années Bm. P. F. et à Mr. Mr. Boule de Coulombiers, Préfet du dépt. des Vosges.

Mr. le Préfet. Permettez-moi, que sur la prière des 2 Prépôts de M. de M. de M. Marchal, Maire, et de M. N. Rochel, Adjoint - j'aye l'Honneur de vous présenter quelques Observations et Notices sur le Chemin de F. en Question.

1) Il ne s'agit pas de la Route, la quelle vient de Schirmeck, et tourne au Pont du Bât, ou entre les Maisons, appelées: au Bourguignon, vers Senones.

2) Il ne s'agit que du Chemin vicinal, qui depuis F. aboutit à cette Route-là.

3) Ce Chemin vicinal passoit touz à travers les Prés des Habitans de F.

4) Or come par là leurs Prés étoient abimés, un brave et respectable Prépôt de F. f. Sébast. Bernard, mort l'An passé 1778 à l'Age de 84 Ans, s'enhardit à demander à la Régence du Prince de Palm à Senones la Permission d'ouvrir un nouveau Chemin, et de transporter leur Chemin vicinal sur le Ban et Cercin de la Principauté de Palm, aujourd'hui de part des Vosges.

5) En ayant obtenu la Permission, la Commune de Foudai comença cet Ouvrage le 22 Février 1772. Une Entreprise hardie et qui fit del'Honneur aux Habitans de F. Il fallut en partie déplacer, en partie briser des Amas de Rochers, dont plusieurs avoient jus qu'à 12 Pieds de long.

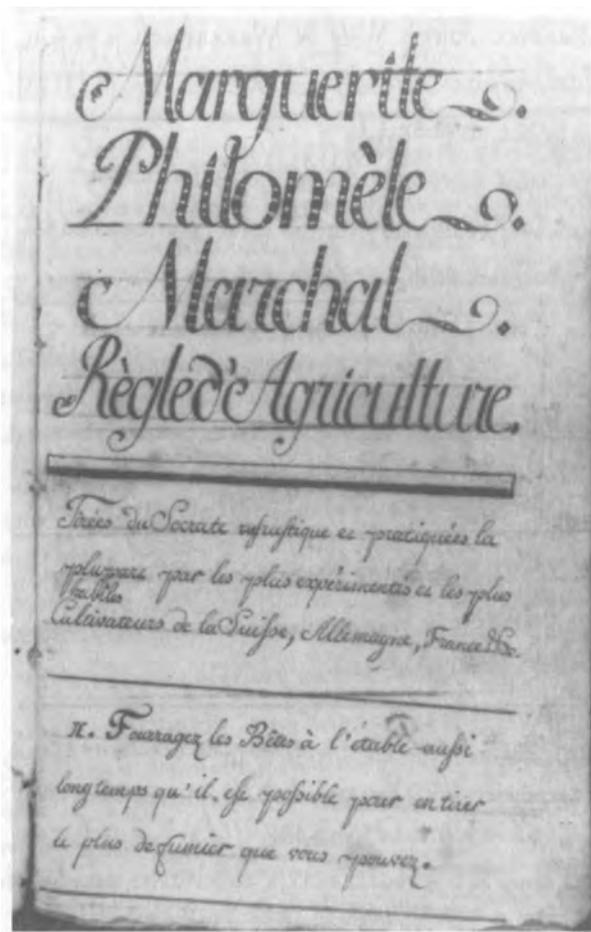
6) L'Année précédente 1771, le 10 Juillet j'avois taché d'améliorer ou rendre moins détestable la partie del'ancien Chemin, qui depuis le Bourguignon alloit joindre le Chemin par les Prés de F. j'eus, outre nos Maîtres d'Ecole, qui m'aidèrent fidèlement dans toutes mes Entreprises, encore 88 Ouvriers et Ouvrières, qui travaillèrent pour gagner des Alphabets, Catéchismes, Livres de Prières &c. &c. &c. l'extrême rareté d'Argent d'Alors.

7) Quand la Commune de F. eut avec tant de Courage tracé et ouvert le nouveau Chemin, j'y travaillai enc. plus pour le perfectionner et l'élargir. Ca. l'An 1788 le 18 Juin avec 20 Ouvriers, dont la majeure partie étoient des Personnes volontaires de F.

Voyez sur l'ancien de ce Chemin la li. Annales p. 6

Voyez la li. Bienfaits p. 108.

Voyez la li. de tout ceci. p. 108.



Malheureusement le terrain pierreux du Ban-de-la-Roche et la longue durée de l'hiver étaient deux grands obstacles au développement de l'agriculture*. Oberlin fait de nombreux essais pour améliorer le sol de sa paroisse et le rendre plus productif. Il exhorte tout d'abord ses paysans à constituer d'abondants fumiers, à les conditionner et à mettre à profit toutes sortes de déchets qui, par leur fermentation peuvent être convertis en excellent engrais.

Une nouvelle sorte de pommes de terre, les «**Steinthäler**», est appréciée pour sa qualité sur plusieurs marchés, notamment sur celui de Strasbourg.

Cahier de Marguerite Philomèle Marchal: règles d'agriculture tirées du «**Socrate rustique**» (Musée Oberlin, Waldersbach).

Notons pour la petite histoire que jusqu'en 1914 les restaurants gastronomiques de Strasbourg ont acquis leur réputation en accompagnant la choucroute garnie de «**Steinthäler**».

L'aménagement d'un système de rigoles pour **irriguer** ou pour drainer les prés, permet de développer «**la culture des herbages artificiels.**»

«C'est encore une branche de la bonne culture que celle des bestiaux. Il est important que le laboureur soit fourni en bêtes d'un bon service, soit chevaux, soit bœufs, même de vaches pour sa nourriture et de brebis pour son vêtement.»

Oberlin tenait un journal sur ses **essais de nouvelles cultures**. Grâce à ces expériences Oberlin peut établir que les sainfoins pivotent trop profondément et ne peuvent convenir au sol du Ban-de-la-Roche... mais le trèfle de Hollande réussit parfaitement. C'est à cette culture qu'il ne cesse d'exhorter ses paroissiens.

Oberlin ne trouva au Ban-de-la-Roche que quelques **pommiers sauvages** et il attachait aussitôt une grande importance à la plantation d'arbres fruitiers. L'attention des enfants était attirée de bonne heure sur cette question. Avant de les recevoir à la confirmation, Oberlin les incitait à lui apporter un certificat de leurs parents attestant qu'ils avaient planté deux jeunes arbres dans un endroit désigné.

Il conseille aux parents d'en planter à la naissance de leurs enfants. De toute manière il les encourage et leur fait sentir la haute portée de cet acte.

* C. Leenhardt, page 93.

Les terrains laissés libres le long des chemins sont tout indiqués pour ces plantations.

« Mettez donc partout les chemins dans le meilleur état possible et garnissez-les, là où faire se peut, d'autres plantes et bien entretenues » (Sermon du 13.11.1803).

Lentement la situation s'améliore. Oberlin écrit dans les « Annales » page 53.

« Les pommes de terre, les graines, les foins étaient extraordinairement beaux. Les arbres à fruits et surtout les cerisiers avaient la meilleure apparence et étaient jonchés de fleurs, mais... une armée innombrable de vermine, de petites chenilles, couvrit le tout et eut moissonné cette belle espérance en peu de jours. »

Voilà l'image du Ban-de-la-Roche !

Un travail acharné, de belles promesses, et puis l'adversité apportant souvent la déception et le découragement.

Oberlin, en précurseur génial, pratiqua l'**orientation professionnelle** auprès des jeunes gens de sa paroisse, les incitant à apprendre des métiers dont le Ban-de-la-Roche avait le plus grand besoin pour son développement.

« Oberlin sonde les dispositions des jeunes gens. Il choisit ceux qu'il reconnut propres à la profession à laquelle il les destinait, les habilla et les mit en apprentissage hors de la vallée.

En quelques années, la paroisse de Waldersbach eut ses charrons, ses maréchaux-ferrants, ses cor-donniers, ses maçons, ses menuisiers, ses vitriers.

Cette œuvre philanthropique eut les résultats les plus heureux. Elle procura à un grand nombre d'individus une existence honnête. Elle répandit le goût d'un travail mécanique et sédentaire, qui tient si intimement à la civilisation d'un pays. Chaque habitant en profita lorsqu'il eut besoin des secours d'un artisan, et finalement l'argent, au lieu de s'écouler dans la vallée y circula au profit de tous. »

(Leenhardt. page 102).

Sous l'impulsion de cet « homme presque divin », le Ban-de-la-Roche devint un vaste chantier. Partout de nouvelles initiatives naquirent. Après les chemins et les ponts, les champs furent aménagés en terrasses. À coups de pioches, de pelles, de civières, des milliers de mètres cubes de pierres et de terre furent remués. Les pierres furent ramassées et utilisées à construire des murets ou simplement entassées en « pierrier ». D'importantes surfaces furent gagnées sur les hauts pâturages pour cultiver les pommes de terre, le lin, la luzerne, le chanvre et autres végétaux.



Vue d'un chemin à Solbach.

Ces champs, hors cadastres, furent appelés des « tripoux ». Les nombreuses mesures d'hygiène enseignées dans les écoles par les régents et les conductrices, dévoués et compétents, contribuèrent à élever le niveau de vie et aussi à augmenter considérablement le nombre des habitants.

Ce qui eut pour conséquence la construction de nouvelles maisons et surtout la « modernisation » des immeubles anciens.

Ces travaux furent entrepris par les artisans et spécialistes qu'Oberlin avait envoyés naguère en apprentissage. Tous eurent du travail et l'argent resta dans le pays pour le plus grand bien de tous.

Cet homme génial pensait à tout; les plus démunis comme aussi les plus paresseux ne trouvèrent plus d'excuses pour échapper au travail. Oberlin avait constitué un magasin d'outils qu'il prêtait, mais aussi, qu'il vendait au prix coûtant et à tempérament.

C'est ainsi que vers 1920 un préfet en visite au Ban-de-la-Roche put redire le mot de Louis XIV découvrant l'Alsace...

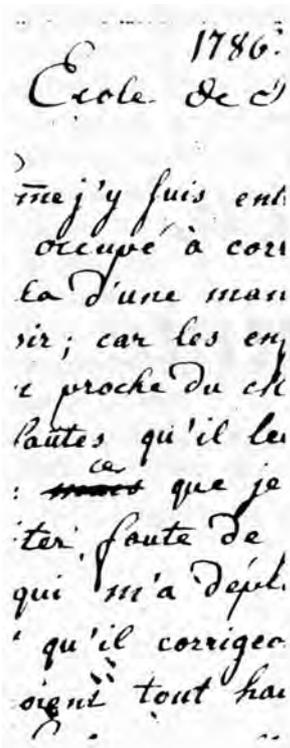
« Quel magnifique jardin ! »

Pierre MOLL

II.

Dès l'enfance, former l'Homme

ÉCOLES ET MAÎTRES OBERLIN PÉDAGOGUE



1786:
Ecole de C'
me j'y suis ent
occupe à corr
la d'une man
sir; car les en
e proche du ch
pantes qu'il les
: ~~mais~~ que je
ter, faute de
qui m'a dépit
' qu'il corrigea
signi tout ha

Un des meilleurs combats pour l'homme passe par sa formation et son instruction. Aussi Jean-Frédéric Oberlin a-t-il privilégié, dans le droit fil de l'action de son prédécesseur, Jean-Georges Stuber, le développement des écoles, la construction de locaux adaptés, le soutien des maîtres, la stimulation des enfants et l'émulation des maîtres par toutes sortes de moyens pédagogiques nouveaux. Il a eu la préoccupation de la «tendre enfance», c'est-à-dire des petits enfants de 3 à 6 ans, à l'image des grands pédagogues de son siècle. Il s'en est exprimé avec insistance en public et en privé. Si bien qu'un jour, il trouve à Belmont la jeune Sarah Banzet dans sa cuisine autour du poêle*, en train d'enseigner à tricoter, à chanter, en train de raconter aux tout petits qu'elle a réunis de son propre chef les histoires qu'elle savait. Nous sommes en septembre 1769. C'est la naissance des fameux «poêles à tricoter», ces ancêtres des écoles maternelles placés sous la direction des «conductrices de la tendre enfance».

En l'espace de 20 ans, l'école du Ban-de-la-Roche se transforme radicalement et est citée en modèle en Alsace, certes, mais aussi à la Convention de 1794, au moment où elle cherche à mettre en place une «éducation nationale». Elle

est la réussite à la fois des maîtres traditionnels et des conductrices qui se partagent le temps de scolarité des enfants.

* «Le poêle»: dans le patois du Ban-de-la-Roche signifie la pièce la mieux chauffée de la maison. C'est l'équivalent de la «Stub» pour l'Alsacien.

Une école de qualité

Dans une intervention, consignée au procès-verbal du 16 fructidor an II (2 septembre 1794) de la Convention nationale, l'abbé Grégoire rend compte de l'état des écoles du Ban-de-la-Roche. L'abbé Grégoire était curé à Emberménil, petit village de Lorraine, situé à 60 kilomètres à l'ouest de Waldersbach, alors qu'Oberlin, commençait son ministère pastoral. Élu député à la Convention lors de la Révolution, il continua à rester lié d'amitié avec Oberlin.

« Dans le département du Bas-Rhin, il y a une vallée dite du Ban-de-la-Roche, composée de plusieurs communes dans lesquelles on ne parlait qu'un patois que l'on ne comprenait plus hors de la vallée. Un vieillard respectable, père d'une nombreuse famille, nommé Stuber, s'est dévoué à donner à ces citoyens les moyens de communiquer avec les autres hommes. Pour arriver à ce but, il créa une école d'instituteurs destinée à apprendre le français aux bons habitants de cette vallée. Les soins de Stuber n'ont pas été infructueux; il est parvenu à faire apprendre à la jeunesse à lire et à écrire en français. Stuber avec son successeur et ami Oberlin ont porté leurs soins plus loin. Ils ont enseigné aux jeunes gens du Ban-de-la-Roche les éléments de physique et d'astronomie, de la botanique, de la musique, et de beaucoup d'autres connaissances utiles à l'homme social; et ce brave homme se croirait offensé si on lui offrait une récompense pécuniaire. »

Dans une lettre simple et touchante, Oberlin écrit à la Convention en exposant son but et ses moyens.

- Son but : introduire la langue française dans un pays dont les habitants ne parlent en majorité qu'un patois vieux-roman et quelques-uns un patois alémanique. Donner à la population la maîtrise de la langue française, c'est lui permettre l'accès à la culture, l'ouvrir vers l'extérieur et au développement.
- Ses moyens : permettre à l'enfant d'apprendre en utilisant au maximum ses sens. On n'apprend bien qu'en découvrant soi-même par la vue, le toucher, par la manipulation.

C'est résolument moderne.

*Département du Bas-Rhin, au Ban-de-la-Roche
9 Vendémiaire an III.*

« Je reçus, il y a quelques jours, un extrait du procès-verbal de la Convention nationale du 16 Fructidor de l'an deux de la République une et indivisible, où il fut fait mention honorable de mon bon et loyal prédécesseur Stuber, et de moi, pour nos efforts à franciser, cultiver, civiliser les habitants des cinq villages et trois hameaux, sur lesquels nous osions travailler au Ban-de-la-Roche.

Je fus extrêmement surpris de cet honneur inattendu, et encore ne sais-je trouver des expressions, pour vous témoigner la vive reconnaissance, dont je fus pénétré.

Mon embarras est d'autant plus grand, que ma langue maternelle étant l'allemand, sachant à force de lecture assez de français pour ma chère vallée, je reste court vis-à-vis de Français, nés Français. Agréez, Citoyens représentants, agréez l'assurance, que je vis de cœur et d'âme, de talents et de toutes mes forces pour la République française.

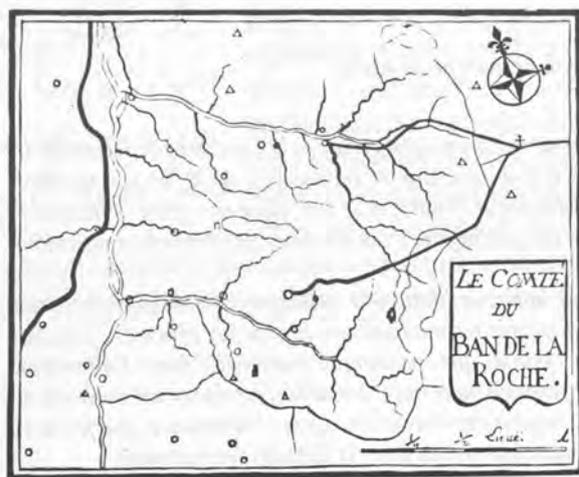
La Convention nationale me témoigne son approbation de mes soins pour introduire ici la langue française. Peut-être oserais-je vous présenter une petite description de la méthode, dont je me suis principalement servi :

Il y a environ 27 ans, que j'établis huit institutrices pour les huit villages et hameaux. Ces bonnes filles, instruites par feu ma femme et moi, montraient à leurs jeunes élèves des deux sexes des figures d'histoires, d'animaux et de plantes, où j'avais écrit les noms français et patois, avec une courte description en français. Pour occuper en même temps les mains des enfants, les conductrices

leur apprenaient le tricotage inconnu jusqu'alors dans cette contrée. Puis elles les amusaient par des jeux, qui donnaient de l'exercice au corps, dégourdisaient les membres, contribuaient à la santé, et leur apprenaient à jouer honnêtement et sans se quereller. Dans les beaux jours, on les menait à la promenade, là les enfants cueillaient des plantes et les conductrices les leur nommaient et leur faisaient répéter les noms. Toutes ces instructions avaient l'air d'un jeu, d'un amusement continu.

J'ai une petite collection d'histoire naturelle, de productions de l'art, d'instruments de joueurs de gobelets, etc. Le tout au service de nos institutrices. Quand donc le zèle des élèves commençait un peu à se ralentir, un nouveau miracle de notre façon excitait de nouveau leur surprise et ranimait leur goût à apprendre. J'ai oublié de parler des petites cartes géographiques, taillées grossièrement en bois, par le moyen desquelles mes chers petits élèves se familiarisaient un peu avec tous les pays du monde.

Quand une institutrice m'avertit, que les élèves avaient bien saisi leur tâche de plantes, animaux, histoires, cartes géographiques, elle osait produire ses élèves à l'église assemblée, et les enfants montraient leurs progrès avec une gaieté, avec une extase, qui faisait pleurer les vieux. De plus par cette répétition ou récitation publique je réussis à enseigner aux vieux ce qui leur était utile, mais que je n'aurais pas eu l'occasion de leur apprendre. Par ces moyens cette petite peuplade, jadis parfaitement ignorante, est métarmorphosée et le français est quasi la langue maternelle de toutes les familles qui ont bien voulu se laisser civiliser, quoique les leçons de ces institutrices, pour éviter le dégoût des maîtresses et des élèves ne se donnaient qu'un ou deux jours par semaine, et qu'elles ne se donnent aujourd'hui qu'autant par décade.



Carte muette du Ban-de-la-Roche, imprimée par Oberlin, à l'usage des écoles.

Comme par les dits travaux, j'ai eu le bonheur de prévenir les vœux du Comité d'instruction et de la Convention nationale, je ne souhaite rien tant que d'avoir la satisfaction d'oser consacrer le reste de mes jours à l'instruction de cette contrée.

Que Dieu conserve la République et confonde ses ennemis. »

(Cité par Jean Woerz, in *L'École Normale à 150 ans*, pages 40-41).

Une séquence au « Poêle à tricoter »

Comment une classe pouvait-elle se dérouler, alors qu'au départ les enfants ne parlaient les uns que le patois local,

les autres le dialecte alémanique ? Une correspondance d'Oberlin avec la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département du Bas-Rhin, nous donne un regard sur le déroulement d'une leçon à Pendbois, petit hameau situé entre Waldersbach et Belmont. La conductrice, bonne pédagogue, trouve le moyen ingénieux de se faire comprendre en français et de faire parler français. Un passage par la lecture d'images, qui réserve bien des surprises, y aidera.

« Il y a huit jours que j'ai reçu le diplôme d'inscription, dont vous m'avez honoré. J'en fus surpris et j'en suis confus, agréez en mes très sincères et intimes remerciements. Je serais ravi, si j'étais capable de concourir en quelque façon à votre but noble et bienfaisant, mais je n'ose plus l'espérer.

Par votre programme, Messieurs, du 15 germinal XI vous demandez :

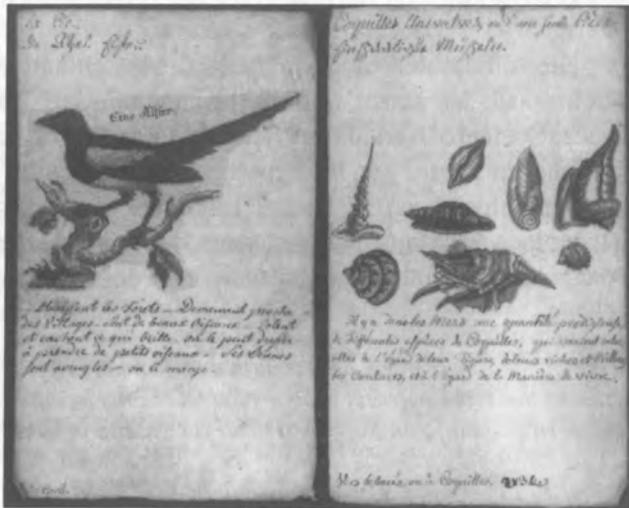
Quels sont les moyens de propager la connaissance et l'usage de la langue française parmi les habitants de toutes les classes des départements de la République où la langue vulgaire est l'allemand.

Je n'entreprends pas de répondre à cette question d'une manière à concourir au prix, la place que j'occupe dévore absolument toutes mes forces physiques et intellectuelles, et même il s'en faut beaucoup qu'elles puissent suffire aux travaux qui devraient se faire. Mais vous me permettez peut-être l'honneur de vous communiquer la manière dont je me suis pris pour introduire le français dans ce pays patois.

Malgré les travaux infatigables et ingénieux de mon excellent devancier, feu M. Stuber, je trouvais lorsque j'entrai dans ma paroisse, il y a 36 ans passés, des personnes, surtout des femmes, avec lesquelles je ne pus m'entretenir sans « trucheman » (= traducteur), et des écoliers de 18 ans, qui ne me comprenaient que très imparfaitement et souvent de travers. Ma paroisse comprend cinq villages et trois hameaux. Dans tous ces endroits j'envoyais successivement des institutrices, sous le nom de conductrices de la tendre jeunesse. C'étaient des filles à talents et d'une excellente volonté. Nous les louâmes de leurs parents comme des servantes. Feu ma femme leur apprit à tricoter... * leur montra des histoires de la Sainte Écriture, les leur raconta d'abord en patois, puis en français et les leur fit répéter assez souvent.



Carte muette, remplie par l'élève.



Les Animaux, fiches pédagogiques
Don Andreae Witz, 1910

Je fis une collection de figures d'animaux, collés sur des papiers blancs, où j'écrivis les noms des animaux, et quelques détails intéressants. J'imprimai des plantes, et y écrivis les noms français, patois et allemands, et quelques fois les vertus et qualités de ces plantes. Je leur mis en main des petites cartes générales du planiglobe des 4 parties du monde. Un ami me traduisit des chansons allemandes en français.

Tout cela fournissait à la conductrice de quoi occuper et amuser les enfants toute la journée, et de la matière à jaser. Puis on les promenait, leur montrait les plantes en nature, et les faisait jouer et sauter en présence de la conductrice, qui se mêlait elle-même parmi leurs jeux.

Par ces moyens les enfants apprirent bientôt plus de français que leurs parents n'en savaient; plusieurs enfants même se désaccoutumèrent du patois et introduisirent peu à peu le français dans leurs familles. Cependant il fallut vaincre bien des difficultés et des obstacles qui se succédaient plus ou moins suivant les endroits.

La conductrice que nous envoyâmes au hameau appelé Le Pendbois rencontra une difficulté particulière. Elle ne savait pas un mot d'allemand, et là cependant il y eut des enfants qui ne savaient d'autre langue que l'allemand. Les autres enfants étaient patois, et entre ceux-ci, il y en eut heureau-

* notice de la main d'Oberlin en bas de la page: « Il faut que la copiste ait sauté plusieurs lignes en cet endroit ».

sement qui savaient aussi un peu de mauvais allemand. Or, voici comment la conductrice s'y prit : elle montra l'histoire peinte, expliqua en patois ce que chaque figure représentait (car les enfants n'ayant jamais vu aucune figure peinte ou dessinée, ne reconnurent ni arbre, maison, montagne, animal, homme, ni aucune autre figure). Un enfant « trucheman » (= traducteur) l'expliquait aux enfants allemands dans leur langue. Les figures étant connues, la conductrice raconta l'histoire en patois et le petit « trucheman » la traduisit dans son mauvais allemand. Actuellement les patois et les allemands avaient donc saisi le fait raconté. Alors seulement la conductrice la leur dit pièce par pièce en français, en la leur faisant répéter, ce qui occasionnait souvent de grands éclats de rire, tant le français semblait chose nouvelle et singulière à ces petits sauvages.

Quand l'une ou l'autre conductrice avait réussi à dresser les élèves pour quelques histoires, une carte de géographie, un cahier de plantes ou d'animaux, un cantique à chanter par cœur, elle osait les produire à l'église, où rangés à l'entour de l'autel, ils eurent l'occasion de donner des preuves de leur progrès, dont souvent les vieux étaient stupéfaits, et versaient des larmes de joie. Et alors les persécutions et les menaces que nous avons eu à soutenir, se calmèrent peu à peu. La plupart des campagnards se raidissent avec une opiniâtreté inconcevable contre ce qu'ils appellent nouveauté, quelque salubre et excellente qu'elle soit, et j'étais trop heureux d'oser faire cultiver leurs enfants, sans qu'il leur en coûtât un denier. Je m'armai de patience et de persévérance, et je ne tardai pas à moissonner leurs remerciements et bénédictions.

Je joins quelques figures d'animaux et plantes imprimées telles que nous les employons dans les écoles de conductrices et ai l'honneur de vous présenter l'hommage de mon respect.

Waldersbach au Ban-de-la-Roche,
ce 3 Vendémiaire XII. »

Correspondance avec la Société d'Agriculture Sciences
et Arts du département du Bas-Rhin (1803) MS 183 - Doc 5.
« Sur les conductrices de la tendre jeunesse »

Louise Scheppler, « conductrice de la tendre enfance »

La plus illustre des conductrices fut incontestablement Louise Scheppler, véritable bras droit d'Oberlin dans la tâche pédagogique.

Née à Bellefosse en 1763, Oberlin la remarqua dès l'âge de 8 ans pour son intelligence et la vivacité de son esprit. Elle est « touchée par la grâce », dit-il d'elle.

Entrée dès l'âge de 15 ans au service de la famille d'Oberlin, elle bénéficie très tôt de la formation que le pasteur et son épouse donnent aux conductrices. Dès son plus jeune âge, elle deviendra, grâce à sa persévérance et son sens pédagogique aigu, l'animatrice, voire « l'inspectrice » du groupe des conductrices en place. Son action soutenue permettra la mise en place et le succès des poëles aux villages et hameaux du Ban-de-la-Roche et au-delà.

Dans une lettre adressée à une destinataire inconnue (probablement une de ces dames du début du



Louise Scheppler
(silhouette dessinée, réduite et coupée
par Mme Elisabeth de Turckheim,
née Schœnemann (Lili), en 1792).

19^e siècle qui s'intéressait fort à l'éducation des jeunes enfants), peu de temps avant sa mort en 1837, Louise Scheppler signe l'acte de naissance des « poëles à tricoter ».

« En l'an 1767, le cher Papa Oberlin entra dans la paroisse où il trouva une grande ignorance entre les grands et les petits ; tout était patois et les enfants étaient sans occupation et pour ainsi dire sans surveillance. Ils couraient çà et là, ce qui était un fardeau bien pesant sur le cœur du bon pasteur. Pendant quelques années il ne cessait de prier le Seigneur de lui faire trouver un moyen pour occuper utilement la jeunesse de sa paroisse, tant les enfants de 4 à 5 ans, que ceux de 10 à 12 ans, et ce fut l'an 1770 que Dieu lui fit la grâce de pouvoir introduire dans les cinq villages et les trois hameaux de sa paroisse ce que nous appelons « Écoles à tricoter ». Madame Oberlin se chargea d'apprendre le tricot à ces bonnes personnes qui voulurent bien se vouer à cette sainte œuvre..., et bientôt dans tous les villages de la paroisse, les enfants n'apprenaient pas seulement à tricoter, les garçons comme les filles, mais on leur apprenait en même temps par cœur et à chanter de beaux cantiques et on leur racontait des histoires de la Bible... On tâchait de leur inspirer un profond respect et obéissance pour leurs parents, de l'amour pour la propreté, de l'amour les uns envers les autres, des égards pour les étrangers, de la fidélité en toutes choses, de l'horreur pour le mensonge, l'hypocrisie... Nous enseignons en outre dans nos écoles à tricoter, un peu de géographie, d'histoire naturelle et un peu de botanique, surtout la connaissance des herbes (plantes) du pays... Voilà chère Dame, ce que je puis avoir l'honneur de vous dire, et que je puis vous dire par expérience, car il y a 55 ans que je suis conductrice... »

La construction de maisons d'école

La construction de maisons d'école dans chaque village était une des grandes priorités d'Oberlin. Un seul village, Waldersbach, avait en 1770 le privilège d'en avoir une spacieuse, bien adaptée, avec logement pour l'instituteur. Elle avait été construite en 1769, grâce à des dons qu'Oberlin recevait, ou des prêts qu'il fallut ensuite rembourser, suite à ses appels à des amis strasbourgeois. Faute de matériel et d'ameublement, elle ne put ouvrir qu'en 1770. Dans les autres villages, comme dans la plupart des villages d'Alsace et de France, l'école devait se tenir à tour de rôle dans les fermes.

Dans un rapport de 1773, rédigé en allemand à l'intention d'amis « bien intentionnés » de Strasbourg, Oberlin décrit la situation d'une de ces écoles, celle de Bellefosse. Il remarque aussi que le moment venu, la population participant avec enthousiasme au projet, s'est mise elle-même à l'ouvrage pour sa construction :

1773

Poële d'école à Bellefosse.

« Freitag, den 21. Augst, war der glückliche Tag, da ich in der Mitte des obern und untern Bellefosse ein Plätzchen von einer Matte um 26 Franken zu kaufen bekam, um darauf eine Schulstube und Strickstube zu bauen. »*

Bericht an wohldenkende Freunde von dem zu bauenden Schulhaus zu Bellefosse

An die Freunde Jesu und seines Reiches.

Enfants

« Der bisherige Zustand der Schule zu Bellefosse ist im höchsten Grade jämmerlich. Die dortigen Schüler sind wild, unbändig und höchst unwissend. Soll ich sie zum Heiligen Abendmahl unter-

* Il s'agit donc de 2 salles : l'une réservée à l'enseignement des enfants à partir de 6 ans, l'autre à celui des petits de 3 à 6 ans.

richten, so können 2, drei und mehrere Jahre verstreichen, ehe sie mich nur anfangen zu verstehen. Folglich ist all mein Predigen, Unterrichten und Ermahnen, wie an den meisten Alten, so an den meisten Kindern völlig fruchtlos und muss es sein, weil weder ich ihre noch sie meine Sprache können.

Die Ursachen dieses Elendes sind folgende:

J.J. Masson l'instituteur

1. Der dortige Schulmeister, ein armer, guter Tropf, der schon über 30 Jahr dieses Amt verwaltet, kann weder recht lesen, noch recht schreiben, noch recht französisch reden, hat gar keine Lebensart, keine Ordnung und wird von den Kindern verachtet. Wir wünschten ihm immer einen andern Lebensunterhalt zu verschaffen, um einen andern an seinen Platz zu setzen. Allein es konnte bisher nicht geschehen. Auch wäre der Sache nur halb geholfen dann...

Écoles

2. ...muss aus Mangel einer Schulstube die Schule nach der Reihe in den Bauernstuben gehalten werden, warin nur ein Tisch und nur von einer Seite aus niedren Fenstern Tag (ist) und der Platz mit Betten und Webstühlen besetzt ist.

3. Da das Dorf aus zwei Teilen bestehet, die ziemlich weit voneinander liegen, so muss der Schulmeister den ganzen Winter hindurch, die für die Schule bestimmte Zeit Teilen und im obern und untem Dorf Schul halten; wodurch wieder weniger ausgerichtet wird.

4. Wir hätten einen feinen und geschickten jungen Menschen, der aus Liebe zu Gott sich gern entschlosse an diesen zahlreichen verlassenen Kindern zu arbeiten und das zu ergänzen, was der Schulmeister nicht im Stande ist, zu leisten. Allein aus Mangel einer dazu bestimmten Stube muss es unterbleiben.

5. Solange wir eine Conductrice daselbst hatten, ging mit den Kindern, die zu ihr gingen, eine so erwünschte und augenscheinliche Verwandlung vor, dass man sie ohne Freuden nicht bemerken konnte. Allein auch dieses hätte in die Länge nicht geschehen können, weil die Conductrice keine andere Stube dazu hatte, als diejenige, worin ihre Eltern und Brüder den gehörigen Platz zu arbeiten haben, denen folglich die Strickkinder äusserst beschwerlich fielen.

Fast allem diesem könnte durch zwei geräumige in der Mitte der beiden Teile des Dorfes gelegene Stuben abgeholfen werden. Und nach diesen seufzte ich schon lange und machte viele immer fruchtlos abgelassene Versuche, bis es mir endlich verwichenen Samstag den 21. Augst nach der Barmherzigkeit unsers Gottes gelang, dass ich in der Mitte des langen Dorfes ein Plätzchen Matte zu kaufen bekam, welches unvergleichlich dazu gelegen ist. Ich ergriff diesen so lange gesuchten Schatz mit innigstem Dank gegen den lieben Gott und flehte und flehe Ihn, dass da Er mir das, woran es am Schwersten hielt, genädiglich geschenkt, Er mir auch das übrige dazu nötige um Jesu Willen, dass die Kinder sind, nicht versagen wolle.

Merkwürdig ist hierbei, dass, da man sonst ebensowohl hier als anderwärts den meisten Widerstand bei den einfältigen Leuten selbst findet, denen man einen wesentlichen Dienst erweisen will, es hier zu meinem Erstaunen nun das Gegenteil ist. Denn da ich den dortigen Bürgern mein Vorhaben kund tat, waren die meisten wie entzückt darüber und mehrere sonst harte Männer konnten sich der Tränen nicht enthalten. Sie versicherten mir, sie hätten schon lange darnach geseufzet und erboten sich, mir alle mögliche Hilfe dabei zu leisten, welche aber in nicht viel anderm bestehen wird, als dass sie mir die nötigen Steine herbei schaffen, denn nur gar wenige können mit etwas Geld behilflich sein.

Ich hoffe aber mit vier bis fünfhundert Gulden diesen kleinen Bau bestreiten zu können. Heute, den 3. September, sind fast alle Mannsleute von Bellefosse im Wald von Steige um das Holz zum Schulhaus zu fällen. Bisher waren ihrer täglich soviel auf dem Platz selbst, als an Abtragung der

*unnützen Erde, einige Schuh tief, arbeiten konnten. Alles freiwillig, ganz ungeheissen.
Den 6. September und 7. September gingen sie in Menge den Kalk zu Rothau zu holen.*

Schulhaus zu Bellefosse

Den < > Oktober holte, wer dazu von allen 5 Dörfern willig war, die Sandsteine aus dem Salmischen. Man musste das Bellefosse hinauf 14 bis 15 Stück Vieh und noch (von) dem besten vor einen Wagen spannen. Es ging gottlob alles ohne Unglück ab. Heute, den 9. November holen sie das Bauholz (wieder alle 5 Dörfer).

Maison d'école à Bellefosse

Heute, den 11. August ist das Schulhäuschen zu Bellefosse aufgeschlagen und eingesegnet worden. Nota bene: 1772 steuerte eine nun verstorbene Witwe von Bellefosse aus eingenem Trieb das erste Geld dazu, nämlich 6 s und zwar im Augstmonat. Und 1773 auch im Augst bekam ich nach vielem vergeblichen Suchen ein Plätzchen dazu zu kaufen. »*

(Voyez: Administration des Aumônes, tome I, page 198, et 207 suivantes).

Les maîtres d'école

Les maîtres d'école, au Ban-de-la-Roche, comme dans le reste du pays, étaient recrutés dans le pays. On choisissait ceux qui étaient réputés avoir un minimum de savoir. Ils devaient le transmettre aux enfants. Un contrat dûment signé entre les édiles de la commune et le candidat définissait les obligations et les droits, en particulier la rémunération du maître.

Stuber et Oberlin trouveront sur place un certain nombre de ces maîtres: Vernier Masson, dit l'Ancien, Jean-David Bohy et d'autres, ils sont de valeur inégale. Ils en appelleront de nouveaux qu'ils choisiront pour leur compétence et leur intelligence. À tous ils feront une obligation de formation et la leur assureront. Ils institueront des primes pour les plus méritants. Ce sont encore des amis de Strasbourg, qui aideront financièrement.

Dans une lettre à l'un des ses bienfaiteurs, M. Ott, professeur au Gymnase Jean Sturm, Oberlin donne un état des maîtres avec lesquels il travaille. En voici quelques extraits:

Juin 1772

Conduite actuelle des maîtres d'école, dans une lettre à M. Ott.

« Nos maîtres d'école,

I - En général

- 1) sont tous de bonne volonté,*
- 2) de bonne intelligence entre eux.*
- 3) Tous instruisent les garçons adultes au chant (tous les 15 jours après le service de Waldersbach dans le poêle de ménage du maître d'école de Waldersbach). Jean David Bohy en agit de même vis-à-vis des filles dans le poêle d'école.*

* Oberlin semble établir le parallèle entre ces deux événements.

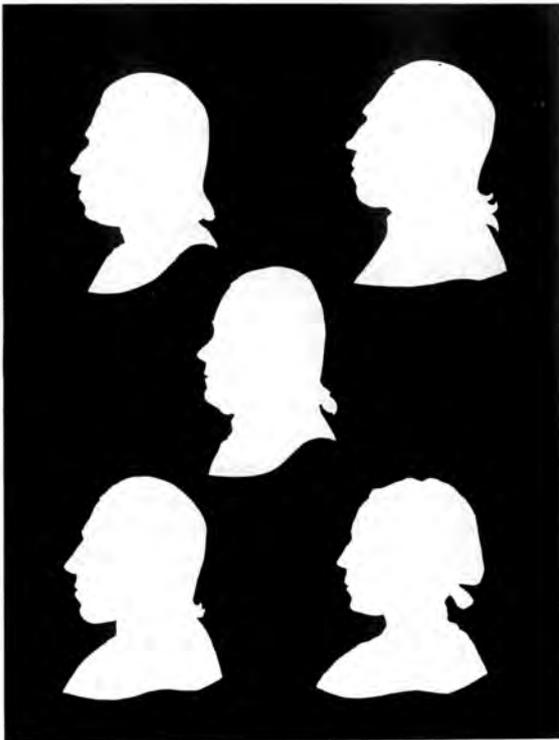
II - En particulier

1) **Benoît Loux**, le maître d'école de Belmont, est

1. diligent et fidèle dans son école,
2. fort serviable,
3. mais il ne possède guère la langue française.
4. Ne peut pas lire couramment,
5. écrit un mauvais caractère. Vous penseriez qu'il fit tous ses efforts pour remédier au plus vite à des défauts si essentiels dans un maître d'école? Mais non.
5. Il ne s'applique guère à la lecture de tant de livres qu'on lui offre.
6. A-t-il vacance, il la perd en faisant de la toile, quoique son petit gage surpasse ses dépenses plus petites encore.
7. Au lieu de faire faire son peu de bois de chauffage par d'autres, comme celui de Waldersbach le fait, pour employer son temps et ses forces à des choses plus convenables et plus utiles à un maître d'école, il le fait lui-même.
8. Ainsi il restera toute sa vie un maître d'école très médiocre pour ses écoliers même, et ne se mettra jamais dans la capacité de pouvoir dresser des pensionnaires qui un jour auraient pu lui fournir un entretien plus raisonnable.

Je ne pourrai jamais faire gagner quelque chose en lui faisant donner des leçons soit à mes pensionnaires soit à des gens du Ban-de-la-Roche même.

9. Il ne profite pas non plus de l'occasion qu'il a d'apprendre à connaître beaucoup d'herbes salutaires, par le moyen de quelques bons et vieux bourgeois de Belmont. Ce qui pourtant aurait pu être utile un jour.



Quelques silhouettes de maîtres d'écoles.

10. Par ces raisons je serai un jour obligé à m'en défaire et mettre un autre à sa place, qui méprisant généreusement la possession sordide de quelques sous de plus, se prête avec vivacité et fidélité à tout ce qui peut le rendre utile et plus utile.

11. À moins, Monsieur, que par votre sage entremise il ne prenne un meilleur avis. Ce qui est à espérer, si avec l'affabilité et la douceur qui vous est propre, vous lui interdisiez le métier et la façon du bois, et lui commandiez la lecture assidue et l'application à l'écriture, sous peine de perdre sa part au prix de la fondation pieuse dont l'administration vous appartient à plus d'un droit.

(Annales, p. 72).

Il donne sa démission le 17 août 1773, car il se rend compte qu'il ne sera jamais vraiment un maître travailleur. Il s'aperçoit aussi que son espoir d'habiter un jour une grande maison d'école est vain. Oberlin lui donne raison et en est heureux.

2) **Jean Jaques Masson**, maître d'école de Bellefosse.

1. Toujours très pauvre et
2. toujours de meilleure volonté, encore que capacité.

3. *Est actuellement et toujours dans l'état où le susdit Benoît Loux viendra par son intéressement. Je veux dire qu'étant trop borné dans son savoir, on ne le peut employer à une aucune chose qui pourrait lui procurer une plus convenable subsistance.*
4. *À l'aide des écoles générales, il réussit à faire chanter par 4 voix le cantique « Quel plaisir ineffable » à la récitation publique de ses écoliers. Il s'y est surpassé et a si bien réussi que j'en félicitai publiquement la communauté de Bellefosse. M. Stuber l'ayant appris lui fit présent de 3 livres. (Nous appellons « écoles générales » quand une fois par semaine tous les écoliers des 5 villages de la première classe s'assemblent dans le nouveau poêle d'école à Waldersbach et y sont instruits en ma présence par les 4 maîtres d'école alternativement).*

(Annales, p. 68).

3) **Vernier Masson**, maître d'école à Waldersbach.

1. *S'applique toujours à apprendre ce qu'il ne sait pas et à se rendre plus capable et plus utile.*
2. *Les pensionnaires s'exercent et contribuent à sa subsistance.*
3. *Ayant de tous la place la plus commode et la charge la moins pénible, puisque ses écoliers sont tous ramassés dans un même village, il fait de son propre mouvement une école particulière pour les « bergerons » qui étant le matin aux champs avec leurs bêtes ne peuvent pas profiter des écoles ordinaires.*

(Annales, p. 68).

4) **Sébastien Scheidecker**, maître d'école de Fouday, de Solbach et du Trouchy.

1. *A la charge la plus pénible avec celui de Belmont : l'un et l'autre étant obligés de faire tous les jours deux écoles en trois différents endroits.*
2. *Aime les études.*
3. *S'applique toujours à la lecture des livres de médecine.*
4. *A porté ses « bergerons » à s'arranger tellement du temps de l'école que presque tous en puissent profiter. (Ce qui ne se fait pas dans les autres villages).*
5. *A eu un pensionnaire de Barr il y a 2 ans.*
6. *Emploie bien des soirées de l'hiver à instruire différents garçons qui en veulent profiter, dans l'arithmétique et autres choses utiles.*
7. *Est prêt à dresser d'autres garçons à servir un jour de maître d'école.*
8. *Se rend utile et gagne considérablement en faisant des saignées pas seulement au Ban-de-la-Roche, mais dans plusieurs villages catholiques des environs. »*

(Annales, p. 68).

Les conductrices

En instituant les « conductrices », Oberlin innovait par rapport à la tradition qui voulait que les maîtres d'école fussent choisis parmi les hommes. En les appelant « conductrices », il voulait montrer que leur tâche était essentiellement de conduire les élèves à la découverte de la vie. Il mit un soin particulier à repérer les candidates possibles dans les familles et à les appeler à cette tâche, puis à les installer publiquement au cours d'un office à l'église.

Le fait qu'Oberlin note les événements dans les Annales du Ban-de-la-Roche, en langue allemande, sa langue maternelle, montre une implication très personnelle dans ce domaine d'activité.

« Strickschule im Hangholz »

Den letzten Mai war ich im Pendbois de Belmont. Die kleinen dasigen Kindern kamen, um mich herumzustürmen. Ich konnte mich der Tränen nicht enthalten, da ich einerseits ihre zarte Jugend und andererseits die üble Auferziehung, die sie hatten, betrachtete, an einem Ort, wo

fluchen, schelten, schwören, schlagen, raufen, häufiger als das Brot ist. Ich bat den lieben Heiland inständig, auch ihnen eine und zwar rechtgottseelige Aufseherin zu geben. Ich tat mein möglichstes, um eine zu finden. Ich liess die Marie Bohy, fille de feu J. G. au Trouchy, begehren. So gern nun diese sich dazu hingab, so sehr wiederstrebt die Mutter. Ich ging selbst hin, musste mich aber mit vielen sehr menschlichen und der Welt gewöhnlichen Entschuldigungen und einer abschlägigen Antwort zurückweisen lassen. Ich redete ihr stark und bezeugte, dass ich sie nun nicht mehr mit dergleichen Anspruch belästigen wollte, auch ihre Tochter nicht mehr annehmen, es sei denn, dass sie, die Mutter, selbst käme, Gott um Verzeihung bäte und ihre Tochter ihm zu seinem Dienst antrüge. Und so ging ich fort. Dies geschah am Montag, den 2. Mai.

Juin :

Am Dienstag liess ich des Jean Martin Loux von Waldersbach seine Frau kommen und beehrte auf die nämliche Art ihre Tochter gegen eine billige Entschädigung. Sie hatte zuvor sehr weltlich gedacht; am Sonntag vorher aber war sie bei einer gottseligen Anstalt (= sehr gerührt worden). Bei meinem Antrag nun brach sie in Tränen aus, gab ihre Tochter dem Herrn zu seinem Dienst hin und wehrte sich, ohngeachtet ihrer dürftigen Umstände, gegen alle Entschädigung. Ich beredete sie aber sich eine Magd zu suchen, für die ich ihr den Lohn zahlen wollte.

Kaum war die Frau fort, so kam ihr Mann, um einer andern Gelegenheit willen. Ich erzählte ihm, dass und warum ich seine Frau hätte holen lassen und wie erbaulich sie sich verhalten hätte. Er wurde bis zu den Tränen gerührt und konnte vor Freude über die veränderte Denkensart seiner Frau nicht reden.

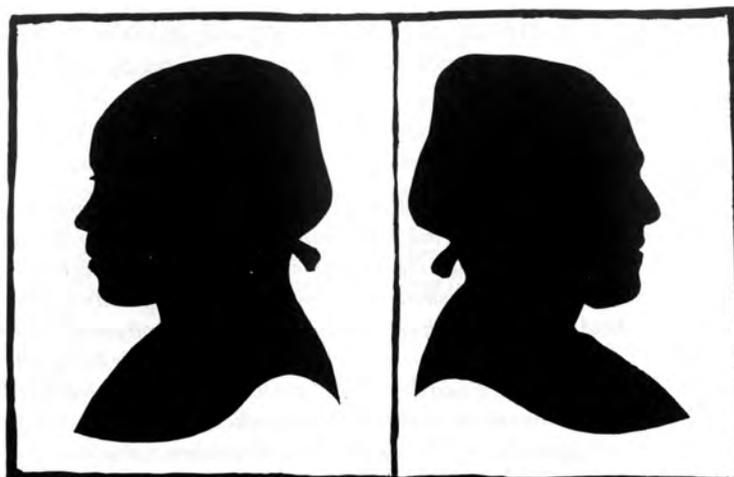
Den Tag darauf am Mittwoch kam die obengenannte Marie Bohy schon um 5 Uhr morgens und bezeugte, wie ihre Mutter es so sehr bereute, dass sie sich so unchristlich bezeuget. (= Sie hätte keine Ruhe mehr). Sie wäre am Dienstag selbst nach Solbach gegangen, um mit dem Vogt zu reden, ich sollte nun die Tochter zur Auferziehung der Kinder anwenden, wo ich wollte. »

Strick-Schule zu Solbach. Zwei neue Aufseherinnen über die zarte Jugend.

Da hatten wir dann zwo (= zwei) für eine. Ich hatte schon längst eine Aufseherin für die Kinder zu Solbach gewünscht, hatte aber noch nicht Vertrauen genug zu der Hilfe Gottes gehabt, dass ich sogleich auch für selbige hätte jemand suchen können.

Da ich noch nicht wusste, wie ich die im Pendbois nebst den ersten dreien würde bestreiten können. Da mir nun der liebe Gott das rare und schwere, 2 gute Aufseherinnen, selbst aufträgt, warum wird der nicht auch Brot und Kleider geben, der die Raben speiset und die Lilien kleidet? Ich werfe mich also aufs neue mit dankvollen Empfindungen in seine gnädige Arme und preise ihn für das viele Gute, so er seinen Schafen meiner armen Pfarrei in so reichem Maasse erweist.

L'Éternel met son plaisir en ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde. Amen.



Silhouettes de servantes d'Oberlin.

Sonntag, den 9. Juni wurden diese 2 neue Aufseherinnen in der Kirche zu Waldersbach nachmittags zur Zeit der Betstunde vorgestellt, auf die in der geschriebenen Liturgie von pages 111 bis 118 beschriebenen Art.

Accord avec elles.

Voici l'accord que j'ai fait avec elles et leurs parents.

- 1. Elles seront entièrement à moi et comme mes servantes, à moins qu'un mariage, maladie des parents ou autre accident n'y mette de l'obstacle.*
- 2. Je leur fournis tout et les entretiens en tout sans exception.*
- 3. Je donne à leurs mères une servante à leurs places et je paye le gage de ces servantes. (Le même accord a lieu pour Madeleine Banzet de Bellefosse).*
- 4. L'accord commence depuis la semaine avant leur présentation à l'église. »*

Annales, pages 51-52.

Visites d'écoles par les maîtres eux-mêmes

Parmi les moyens de stimuler le perfectionnement des maîtres, Oberlin institua des visites de classes, de maître à maître. Le visiteur était chargé de relever qualités et imperfections de son collègue, de lui en faire part et d'en rédiger un rapport à Oberlin. Les rapports sont des regards souvent très piquants sur la tenue des classes à l'époque et on s'aperçoit que bien des choses se passent encore ainsi de nos jours. Nous retranscrivons les textes en corrigeant les fautes d'orthographe !

« 1786

École de Bellefosse

Comme j'y suis entré, le régent était occupé à corriger l'écriture, et cela d'une manière qui m'a fait plaisir ; car les enfants viennent un-à-un proche du maître, pour voir les fautes qu'il leur fait bien observer : ce que je ne peux guère imiter, faute de place. Mais ce qui m'a déplu, c'est que pendant qu'il corrigeait, les enfants discouraient tout haut en patois.

La lecture allait assez bien. Mais en épelant dans l'alphabet il les fait répéter comme dans la petite école, ce que je trouve superflu.

Voilà ce qui a (été) traité dans la grande école. »

Visite de l'École de Waldersbach

Le 30 Mai 1786 par J.G. Bernard. « Dans la grande et moyenne école, j'ai été frappé du désordre qu'il s'y fait pendant les leçons ; ils parlent tout haut ensemble. Souvent j'eus peine à entendre celui qui lisait, ils ne se gênaient point devant moi de sorte que j'ai vu que c'est une coutume. Les pensionnaires ne suivent point de leçons, ils s'occupent de ce qui leur plaît : ils tricotent, ils écrivent du temps de la lecture ; quand leur tour vient, il faut attendre qu'ils retrouvent la leçon ; à tout moment des plaintes de l'une ou de l'autre, alors M. le régent se fâche, gronde, les menace. Mais cela n'a point de suite. Je n'ai observé que 4 garçons et que quelques filles qui soient attentifs et qui se tiennent en respect. Il m'a semblé que M. le régent ne les observe pas dans leur inattention ; ayant la vue faible, il faut qu'il fixe les yeux sur la leçon.

Pour ceux de la petite école, c'est tout autre chose : ils sont ardents à écouter, à répéter, c'est un plaisir à les entendre, Monsieur, cela me peine beaucoup d'être obligé de vous faire ce détail. »

Edmond STUSSI

1786. a.
Ecole de Bellefosse.

Comme j'y suis entré le Prégent étoit occupé à corriger l'écriture, et cela d'une manière qui m'a fait plaisir; car les enfans viennent un à un proche du cloître, pour voir les fautes qu'il leur fait bien observer: ~~mais~~ ^{ce} que je ne peux qu'irriter, faute de place. Mais ce qui m'a déplu, c'est que pendant qu'il corrigeoit, les enfans disoient tout haut en patois:

La lecture alloit assez bien.
Mais en épellant dans l'alphabet il les ^{fait} répéter comme dans la petite Ecole, ce que je trouve superflu.

Voilà ce qui a trahé dans la grande Ecole.

APPRENDRE POUR FAIRE APPRENDRE



Oberlin lisait. Il notait les titres des livres qu'il avait lus dans ses cahiers* et y ajoutait de brefs comptes rendus. La plupart de ces notices sont en langue allemande, même quand il s'agit d'ouvrages en français; mais il en existe aussi quelques-unes dans cette langue.

En 1780 le pasteur de Waldersbach donne la statistique suivante concernant les 15 dernières années:

«Récapitulation du nombre de livres, que j'ai lus depuis:

1766	39
1767	30
1768	20
1769	27
1770	13
1771	20
1772	18
1773	31
1774	29
1775	77
1776	29
1777	40
1778	64
1779	50
1780	51

538 livres. »

* Archives Municipales de Strasbourg: Fonds de Saint-Thomas, Oberlin (Peter-Strohl)

Mais Oberlin continuera à lire. Ses notes de lecture existent jusqu'en 1788. Il avait alors 48 ans ! Oberlin lit, et ses commentaires en témoignent, pour lui-même, pour sa formation spirituelle et pour son travail pastoral. Mais il lit également en pensant aux personnes qui lui sont confiées : le pédagogue a en vue la formation des enfants et le guide des habitants du Ban-de-la-Roche a en vue le bien public.

« • 1771 n° 10, juin.

Die Hauptsache eines Christen.

Ein Pfarrbüchlein von Herrn Pfarrer Stuber: ganz unvergleichlich, evangelisch, schön, tröstlich, sollte in jedes Christen Herz geschrieben sein.

• 1774, n° 12, juillet.

Schriftmäßige Erklärung der wahrhaften Erscheinung Samuels nach seinem Tod...

Herr Autor, Anonymus, scheint in Verschiedenem Recht zu haben; überhaupt aber ist er etwas schwach, ein schlechter Naturkündiger. Beweist mit Gründen, die er nicht versteht und seine Leser ebensowenig verstehen können. Die Beschreibung des dritten Himmels, des Paradieses, gläsern Meeres, etc, ist eine wohlgemeinte aber kindische Träumerei; desgleichen die Beschreibung der Höllen. Übrigens sind manche Historien darin, die allerdings Aufmerksamkeit, etc. (Nun 1779, Juni, urtheile ich anders hiervon und danke Gott for dergleichen. Ich sehe sie als köstliche Brosamen an, die der Satte und Ruhige wohl liegen lässt und verachtet, nicht aber der Matte und Hungrige.)

• 1779, n° 17, juin.

Schriftmäßige Erklärung der wahrhaften Erscheinung Samuels nach seinem Tod...

Ein wichtig Buch für die, die es zu schätzen und zu brauchen wissen und jeden Teil des Inhalts in sein gehörig Fach zu sehen. (Anno 1774, juillet, page 42, hab ich es auch schon gelesen und nach meiner damaligen Einsicht alles das für Träumerei gehalten, was von dem dritten Himmel, Paradies, gläsern Meer, Berg Zion, etc und der Hölle gesagt ist. Nun urteile ich hiervon ganz anders.)

• 1785, n° 21

Mon voyage en Espagne par Monsieur le Marquis de Langle.

Tome I, Neuchâtel, 1785, 223 pages.

Aimable jeune homme de 20 ans. N'a écrit que pour des lecteurs sensés et surtout bien instruits dans la vraie Religion de l'Évangile. Pour ceux-là, il n'y a point de venin, mais pour d'autres. Car il lance bien des traits piquants à la Religion, mais seulement à la fausse, défigurée, gâtée par le système romain. Il est admirateur zélé de Rousseau, mais seulement parce qu'il croit trouver dans Rousseau cette humanité noble et bienfaisante, qui fait le principal point de l'Évangile. Amoureux à l'excès, il déraisonne quelquefois furieusement.

• 1785, n° 22

Mon voyage en Espagne par Monsieur le Marquis de Langle.

Tome II, 209 pages.

Toujours de pires saillies sur les mystères de la Religion. Souvent bien libertin. Non, on ne peut donner ce livre qu'à des chrétiens mûrs et bien mûrs. Il est moqueur décidé.

- 1780, n° 37

L'ami des enfants à l'usage des écoles de campagne.

Tome II, 1780, 192 pages.

Gott sei herzlich Dank für dieses Büchlein. O wie lange sehnte ich mich nach dergleichen: etwas für meine Schulen und für meine unfranzösischen Franzosenkinder, die nichts als Patois verstehen.

- 1780, n° 38, novembre.

Émile, ou de l'Éducation par J.J. Rousseau.

Tome I, 442 pages.

Ein ganz vortrefflich Buch. Ich halte zwar lange nicht alle Regeln, die er gibt für praktikabel, noch für die Besten. Es enthält aber dieses Buch so viel lehrreiches, ist schöne « Observation », daß mich dünkt, es sollt es durchaus jeder Vater und jeder Lehrer lesen und wieder lesen.

- 1767, n° 27, octobre.

Robinson Crusö.

Amsterdam, 1751. Tome I, traduit de l'anglais.

Ich finde es sehr artig. In der Jugend war er nicht viel nutz, wurde aber bekehrt. Die Historie ist sehr « intéressante », der Stilus angenehm und frisch, aufgeweckt. Was ihm begegnet ist, ist merkwürdig, aber gar wahrscheinlich. Ich wundere mich nicht sowohl über das, was er erzählt, als vielmehr, daß man nicht mehr dergleichen höret, da jährlich so viel Schiffe verunglücken und so viele Gegenden noch unbewohnt sind.

Es mag insonderheit for Leute gut seyn, die, wie die Steintäler, fast alles selbst machen müssen, fast wie Robinson.

- 1781, n° 38, décembre.

Le Nouveau Robinson de Monsieur Campe.

Tome I, 1779, 288 pages.

Für die Steintäler vortrefflich.

- 1774, n° 5, avril.

Le Socrate rustique ou description de la conduite économique et morale d'un paysan philosophe.

(Traduit) de l'allemand. Zurich, 1764, 406 pages.

Unvergleichliches Muster für Steintäler Bauern!!!

- 1777, n° 40, décembre.

Lettres sur la minéralogie et sur divers autres objets de l'histoire naturelle de l'Italie, écrites par Monsieur Ferber, etc. traduites, etc. par Monsieur le Baron de Dietrich, etc.

Strasbourg, 1776.

Bon surtout pour un minéralogiste. Pour moi, j'y ai appris la nomenclature française des pierres, que j'avais longtemps ailleurs cherchée en vain, et puis beaucoup de particularités intéressantes sur les volcans, etc. que j'ai marquées par des traits d'encre verte. »

Gustave KOCH



III.

Un engagement de citoyen

OBERLIN, LE CITOYEN



Lorsque la famille Oberlin passait les vacances dans la petite propriété de Schiltigheim; il était fréquent de voir le père du jeune Jean-Frédéric jouer aux soldats, conduisant les manœuvres, à la tête de ses sept garçons.

Jean-Frédéric prit volontiers des habitudes de discipline et apprit, en se soumettant par amour, à corriger son caractère indépendant.

La mâle fermeté, qu'il tenait de son père, développa ainsi chez lui une puissante volonté, rarement autoritaire, et la pédagogie paternelle sut admirablement mettre en valeur ses dispositions naturelles. La douceur de sa mère fit de ce jeune homme fougueux un être bon et généreux.

Empreint de la culture reçue – docteur en philosophie à vingt-trois ans – Jean-Frédéric Oberlin put rechercher dans l'histoire de la Grèce antique et dans le passé de sa ville natale, le sens du mot citoyen. Il inculquait à ses paroissiens des sentiments à la fois patriotiques et religieux.

Le patriotisme devint une sorte de culte pour les bons montagnards du Ban-de-la-Roche: il porta des fruits qui ne furent jamais empoisonnés par l'anarchie.

Lorsque la Révolution éclata, les principes de cette régénération politique qui remplaçaient les privilèges par l'égalité de tous devant la loi et l'arbitraire par la liberté constitutionnelle devaient trouver un écho dans ce cœur généreux, bienfaiteur du peuple.

Oberlin applaudit avec transport au nouvel ordre des choses, tout en ayant en horreur les excès de tout genre.

Dans ces paisibles vallons du Ban-de-la-Roche, le mot liberté gardait toute sa pureté. Le 14 juillet 1791, Oberlin sut donner à cette cérémonie un caractère à la fois touchant et imposant. Les habitants de la vallée le sollicitèrent pour se mettre à la tête de leurs fêtes et de leurs réunions populaires.

*Fête de la constitution et cérémonie des écharpes
à Fouday,*

le 13 Novembre 1791.

« Mes chers auditeurs !

... C'est aujourd'hui que nous célébrons la mémoire et la fête de cette constitution. Nous allons en offrir à Dieu le sacrifice de nos hommages et actions de grâce.

MM^s. les Maires, accompagnés des membres des municipalités et des commandants de la garde nationale, iront premièrement chercher l'acte de la constitution, déposé chez M^e. l'Ancien.

Mais auparavant revêtons-les des marques distinctives que cette même constitution leur a décernées.

Avancez, Messieurs les Maires, je vous prie, devant l'autel, et souffrez que je vous les offre, ces marques de votre dignité au nom de la constitution. »

(Après leur avoir mis les écharpes, je continue en m'adressant à eux.)

« Ces écharpes, Messieurs, sont les respectables marques de la dignité et de l'autorité dont vous êtes revêtus. Elles sont légères, mais le fardeau qu'elles couvrent est pesant ; et il était pour vous d'autant plus pesant, que vous étiez les premiers dans cette carrière. Mais vous l'avez porté avec courage et fidélité ; recevez-en par ma bouche les remerciements de vos concitoyens reconnaissants. Vos successeurs, profitant de vos travaux, seront par-là un peu soulagés. Bientôt vous les ferez choisir ; alors, Messieurs, vous leur mettez vous-mêmes ces écharpes ; car, comme par vos travaux vous leur avez aplani le chemin, il convient que ce soit vous aussi qui les revêtiez des ornements.

Recommandez-leur de les respecter eux-mêmes ; elles appartiennent aux communautés, auxquelles appartiennent l'autorité et le pouvoir dont la loi et leur choix les ont pourvues.

Recommandez-leur de les préserver des teignes et des taches morales et physiques. La négligence et la malpropreté physique saliraient et détruiraient les écharpes, et la négligence et la nonchalance dans leur administration souilleraient la dignité dont les écharpes ne sont que l'emblème et la marque distinctive.

Je vous prie maintenant d'aller chercher l'acte de la constitution. Le plus ancien d'âge, au milieu des quatorze autres, le portera ».

(Les tambours battent au champ et on sonne les cloches jusqu'à ce que tout le cortège avec les drapeaux soient rentrés à l'église.

Lorsqu'ils viennent, je vais au devant d'eux, je prends l'acte en main, je le porte à l'autel et je dis :)

« O Dieu ! que tu es merveilleux et immensément grand ! Par les petits tu as renversé les grands ; par les faibles tu as désarmé les puissants. »

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Le départ des volontaires

La guerre étant déclarée, les jeunes de la vallée ne tardèrent point à entrer dans les rangs des défenseurs de la patrie. Oberlin éprouva le besoin de leur parler encore une fois le langage d'un père, les éclairant sur leurs devoirs nouveaux. Un service solennel eut lieu à l'église de Waldersbach, le 5 août 1792.

« Fuyez l'oisiveté ; cherchez à vous rendre utiles à d'autres et à tout le monde. Soyez serviables, prévenants. Recherchez les occasions pour les bonnes œuvres ; n'ayez honte d'aucun travail honnête et utile ; souvenez-vous que Dieu, notre Dieu, le Dieu de la constitution de la France, le Dieu des armées et des victoires, est un Dieu de charité.

Et il sera avec vous, comme il a été avec David. Il combattra pour vous; il vous protégera et vous garantira comme lui, et comme lui il vous animera de courage, de hardiesse, de fermeté, d'assurance et de paix de l'âme, si, comme David, vous vous laissez conduire par l'esprit de Dieu. Lorsqu'il y aura quelque chose à souffrir, souffrez sans murmures; les murmures ne soulagent pas le mal, mais l'aigrissent. La patience, au contraire, et la résignation courageuse le soulagent. Recevez tout comme de la main de Dieu, qui a tout pesé et compté, tout le bien et le mal, tous les plaisirs et les afflictions, qui nous doivent accompagner et conduire au ciel. Si vous deviez entrer en pays ennemi, souvenez-vous que nous ne sommes pas ennemis des peuples, nous l'avons juré. Les princes français, les transfuges, les émigrés, le roi de Prusse, l'empereur sont nos ennemis; mais leurs sujets ne le sont pas. Ces derniers sont à plaindre, comme nous, de ce que la tyrannie de leurs princes les ait enveloppés des malheurs de la guerre. Soyez donc compatissants envers eux, équitables et secourables envers tout le monde ».

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

L'Abbé Grégoire



Abbé Henry-Baptiste Grégoire.

Grand ami d'Oberlin, Grégoire, alors à Paris, donne dans une lettre du 21 août 1793 des indications sur l'esprit du temps.

Longtemps accusé de régicide alors qu'il avait demandé l'abolition de la peine de mort dans le dessein de sauver le roi, il fut repoussé de la chambre des députés.

Paris, 21 Août 1793, l'an II de la république française.

« Mon cher et ancien ami !

J'ai goûté délicieusement le plaisir de recevoir de vos nouvelles, vous fûtes toujours présent à mon cœur; je n'oublierai jamais les moments que nous avons passés ensemble, et j'espère qu'ils renaîtront. Tant que je serai utile dans les divers postes où la providence m'a conduit, j'y resterai. Je vous avoue cependant que j'envisage avec désir, avec intérêt le moment où je pourrai

retourner vers les lieux qui m'ont vu naître, me concentrer dans quelque solitude, ayant Dieu pour témoin, pour confident, et vivant avec quelques amis ou du moins à portée de les voir. Le brave Oberlin est bien du nombre. J'ai été bien flatté de revoir votre paroissien; quel dommage que l'immensité des affaires ne m'ait permis qu'une courte entrevue avec lui. Oh, quand pourrai-je sortir du tourbillon des affaires! J'aurai du moins vu extirper dans ma patrie la race infâme des rois. Haïssez-les bien, mon ami; car ils n'ont fait, ils ne font, ils ne feront que du mal au monde; je vous déclare que j'aimerais mieux les dix plaies d'Égypte qu'un roi. Mon cœur frissonne quand je pense à cette horde de scélérats couronnés.

Salut à tout le Ban-de-la-Roche! Écrivez-moi quelquefois, donnez-moi des détails de vos écoles, des progrès des mœurs, des lumières et de l'industrie dans votre canton, et soyez sûr que je vous aime, autant que je hais les rois; c'est-à-dire que mon amitié pour vous est au feu du reverbère. »

Grégoire.

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Oberlin, véritable pasteur-citoyen, fut républicain chaud et sincère. Alors que la foudre éclatait de tous côtés, que les temples se fermaient, Oberlin, ne voulant pas priver ses paroissiens des fruits d'une instruction morale et religieuse, créa une société populaire qui tenait ses séances à l'église.

DISCOURS SUR LA FÊTE DE LA JEUNESSE

Dimanche, 21 Germinal an IV.

« Le voici donc, le beau jour, beau par sa destination; jour consacré à la jeunesse, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus précieux aux yeux de Dieu et des vrais hommes, quand elle est véritablement ce qu'elle doit être: une jeunesse brave, courageuse, diligente, robuste et entretenant ses forces par l'amour du travail; puis modeste, humble, docile, pleine de respect pour l'âge, pour la sagesse et pour la loi.

Nous célébrons donc aujourd'hui la fête de la jeunesse. Tout homme sensé comprend qu'une pareille fête ne sera célébrée dignement et convenablement que quand la pluralité des membres de la république française seront animés des sentiments vraiment républicains; c'est-à-dire:

1) Quand ils comprennent que le bonheur public fait le bonheur des particuliers; que chaque particulier ne doit vivre que pour le public; que Dieu ne peut nous approuver ni nous aimer qu'autant que nous pensons et agissons en conséquence.

2) Alors donc on est républicain quand on ne vit, ne subsiste, n'entreprend, ne se choisit une profession ou genre de vie, ne se marie, n'engendre ni n'élève des enfants que pour l'utilité publique.

3) Alors on est républicain, quand pour l'amour du public, on s'efforce à donner aux enfants l'exemple d'une vie généreuse, utile à d'autres, pleine de bonnes œuvres, c'est-à-dire remplie d'occupations, dont le but est la prospérité publique.

4) Alors on est républicain, quand on élève ainsi ses enfants et qu'on leur inspire de pareils sentiments, et qu'on les dresse de plus en plus à l'utilité publique, en leur inspirant le goût des sciences et l'amour du prochain. Enfin

5) On est républicain alors quand on les préserve de cet esprit égoïste, qui, aujourd'hui plus que jamais, semble dominer une nation, qui cependant a fait serment de s'entregarder et de s'aimer comme des frères, dont la plus grande partie n'ont soin que d'eux-mêmes et ne font rien pour le public que là où ils sont forcés. Oh, loin de nous cet esprit infernal antirépublicain, en même temps qu'antichrétien.

Ô vous, mes jeunes concitoyens, qui, depuis aujourd'hui êtes comptés parmi les citoyens actifs! Ô puissiez-vous vous rendre dignes de cet honorable titre, en vous efforçant à consacrer à la chose publique et au bonheur général vos forces, votre esprit, votre loisir et vos talents, et à acquérir dans ce but des lumières et du savoir, de l'adresse et de la science et un cœur généreux, céleste et divin.

C'est alors que vous serez chers et précieux à tout homme de bien et à Dieu, qui vous protégera, vous chérira, et fera prospérer vos entreprises et récompensera un jour votre fidélité, en vous comblant éternellement de gloire et d'honneur, de puissance, de richesses et de délices, en vous disant à la face de l'univers: « Viens mon fils, tu m'as été fidèle dans le peu; viens mon fils, je t'établirai sur beaucoup; viens entrer dans la joie de ton Dieu.

Ô Dieu! fais prospérer la république et bénis tous les vrais républicains. Amen! »

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Cessation du culte au Ban-de-la-Roche

Alors que les prêtres réfractaires refusaient le serment civique et repoussaient avec un dédain stupide le titre de citoyen; alors qu'ils abandonnaient leurs ouailles pour parcourir la torche à la main les bocages de la Vendée et les forêts du Midi pour y allumer la guerre civile et incendier leur patrie, Oberlin, tel un soldat, veillait et protégeait ses paroissiens des abus qui allaient en augmentant.

C'est le 9 Avril 1794 que cessa le culte au Ban-de-la-Roche. Voici ce que, sous cette date, je trouve dans les tablettes chronologiques d'Oberlin: « Je fus interdit de toute fonction ministérielle quelconque par le gouvernement révolutionnaire de Robespierre et des Jacobins, et j'établis un club à la place du service divin, pour, sous ce nom, continuer nos assemblées. » Oberlin reçut la lettre suivante :

Barr, le 21 Frimaire, an II.

En conséquence de l'invitation à nous adressée par le citoyen Martin, commissaire du comité de sûreté générale du département du Bas-Rhin, nous requérons le citoyen Oberlin à Waldersbach de se rendre, quintidi 25 Frimaire courant, à Strasbourg, audit comité de sûreté générale, pour y faire sa profession de foi et pour s'expliquer sur sa manière de penser, d'agir en fait de révolution politique et religieuse.

*Les administrateurs du
Directoire du district de Barr:*

*Gottekien,
Mœrlen. V. P. »*

D'après cette invitation, Oberlin rédigea et présenta la profession de foi politique, dont la teneur suit :

PROFESSION DE FOI POLITIQUE

Par les administrateurs du Directoire du district de Barr, j'ai reçu ordre du comité de sûreté générale de faire ma profession de foi et de m'expliquer sur ma manière de penser et d'agir en fait de révolution politique et religieuse.

Je ne sais pas bien sur quels articles on demande mon explication. J'approuve souverainement les mesures rigoureuses par lesquelles on a mis fin à l'infâme agiotage qu'on fit sur les assignats. Ces assignats, je les respectais et chérissais dès le commencement comme un heureux moyen de sauver la patrie. J'approuve souverainement qu'on abolisse les cérémonies vaines, et qu'on bannisse tout dogme de religion qui est stérile, infructueux, et qui ne sert qu'à exciter des querelles. Je me retranchais toujours dans mes instructions à ce qui sert à rendre mes frères éclairés, braves, diligents, bons patriotes, bons pères, bons soldats, républicains zélés, fidèles et recommandables en chaque situation. Le rabat et le manteau que je portais ci-devant, je les ai déposés en pleine assemblée, il y a déjà quelque temps; j'avais toujours de la répugnance à porter ces vaines distinctions. Pour ce qui regarde la royauté, je suis d'avis qu'elle devait absolument être abolie; il y a plusieurs années que j'ai commencé à inspirer à mes auditeurs des sentiments républicains. Waldersbach, ce tridi, 23 Frimaire, l'an II de la République Une et Indivisible.

Jean-Frédéric Oberlin,

Citoyen de Waldbach au Ban-de-la-Roche, district de Barr.

Et plus tard sur une nouvelle sommation, Oberlin fit la déclaration qu'on va lire.

Le 12 Brumaire de l'an IV de la République Une et Indivisible, devant nous – Maire et Officiers habitant à Fouday – est comparu Jean-Frédéric Oberlin, habitant à Waldersbach, lequel a fait la déclaration, dont la teneur suit :

Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, et je promets soumission et obéissance aux lois de la République.

Nous lui avons donné acte de cette déclaration, et il a signé avec nous.

Jean-Frédéric Oberlin.

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Arrestation d'Oberlin

Pour prix de son civisme, Oberlin fut arrêté par ordre du gouvernement révolutionnaire le 28 juillet 1794, ainsi que son ami le pasteur Boeckel de Rothau.

M. Bœckel a bien voulu nous donner une notice sur cette arrestation et sur la conduite courageuse qu'Oberlin tint dans cette circonstance. Voici quelques-uns de ces détails qui nous ont paru mériter de fixer l'attention du lecteur.

Les deux pasteurs se trouvaient à un repas très frugal, ainsi qu'ils ont lieu au Ban-de-la-Roche où les pommes de terre et le laitage sont toujours les mets favoris. Ce repas eut lieu à la suite du baptême de l'enfant d'un des plus estimables habitants de Waldbach. Le commissaire révolutionnaire chargé de cette arrestation fut visiblement embarrassé, soit que les vertus d'Oberlin lui imposassent, soit que cet intrépide républicain ne fut pas dans cette circonstance sans quelque accès de peur, sachant bien qu'en cas de besoin, les habitants de la vallée défendraient leur digne pasteur au péril même de leur vie. Le commissaire sans-culotte (il était de Rosheim) ordonna d'abord le départ immédiat des deux pasteurs; ils obtinrent cependant un délai de vingt-quatre heures pour faire les dispositions nécessaires pour le voyage. Ils partirent le lendemain, accompagnés du maire et des officiers municipaux, qui leur servaient, pour ainsi dire, de garde d'honneur. Les prisonniers passèrent par le Val-de-Villé et arrivèrent à Sélestat, lieu de leur destination. Là Oberlin et Bœckel furent consignés dans une auberge, tandis que tous les autres curés et pasteurs qu'on avait fait arrêter par une mesure générale, furent détenus dans une prison. Oberlin et Bœckel dinaient à la même table d'hôte avec les administrateurs du district, jacobins enragés. Ces fonctionnaires à bonnet rouge ne cessaient de leur adresser des paroles injurieuses, et d'exiger une abjuration des principes de l'évangile. Oberlin et Bœckel ripostaient, avec vivacité: une scène eut lieu. Il fut question de les faire transporter de suite, avec les autres prisonniers, à Belfort ou à Besançon; mais leur fermeté imposa à tel point que les administrateurs changèrent bientôt de ton, et les traitèrent avec estime et considération. L'administration jacobine reçut la nouvelle de la chute de Robespierre. Ce fut un coup de foudre pour elle. Le 9 Thermidor, l'un des plus beaux jours de la révolution, brisa les chaînes de plus d'une noble victime de la plus stupide tyrannie. L'agent du district, Stamm, ordonna la mise en liberté d'Oberlin et de Bœckel, et leur enjoignit de retourner dans leurs foyers. Voici le texte même de cet ordre, auquel ils se soumirent sans répugnance.

RÉQUISITION DE L'AGENT NATIONAL

Les citoyens Oberlin, de Waldbach, et Bœckel, de Rothau, retourneront dans leurs foyers, tant et jusqu'à ce que les représentants du peuple auront donné une décision sur leur sort, charge les municipalités des deux endroits de ne point inquiéter lesdits deux citoyens sous leur responsabilité personnelle.

Fait au cabinet de l'agent national, le 14 Thermidor l'an II de la République Une et Indivisible.

Signé: Stamm.

Pour copie conforme à l'original,

Th. Wevay,

Secrétaire.

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Le retour d'Oberlin fit la joie de ses paroissiens et, lorsque le comité de surveillance de la commune de Waldersbach délivra au pasteur un certificat de civisme, ce fut avec fierté que les responsables apposèrent leurs signatures.

Voici un certificat de civisme que le comité de surveillance de Waldbach (on était bien obligé d'en créer un) a délivré à Oberlin. Ils ont dû être fiers, ces bons fonctionnaires, de pouvoir apposer leurs signatures à une telle pièce, qui fut ensuite revêtue de celles de l'autorité supérieure. Voici en quels termes ce certificat fut rédigé.

« Nous, les membres composant le comité de surveillance de la commune de Waldbach, district de Barr, département du Bas-Rhin, certifions par le présent, que le citoyen Jean-Frédéric Oberlin, âgé de cinquante-trois ans, natif de Strasbourg, est ministre du saint Évangile dans notre paroisse depuis vingt-six ans; que pendant tout ce temps il a été un homme rare, dévoué lui-même, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, pour le soulagement des indigents, nous prêchant, autant par ses propres exemples que par ses sermons, les vrais maximes de l'être suprême, et que depuis notre heureuse constitution, il l'a acceptée à cœur-joie, a fait tout son possible pour encourager notre jeunesse à aller pour la défendre, pour nous l'expliquer et nous la faire accepter et aimer, et a professé constamment les sentiments qui caractérisent un vrai républicain.

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat.

À Waldbach, le 28 Frimaire, l'an second de la République Une et Indivisible.

Signé: Nicolas Loux, président; Jean-Nicolas André, membre; Jean-George Marchal; Jean-Nicolas Christmann; J. George Loux, secrétaire.

Vu, vérifié et approuvé par Nous Président et Membres de l'Administration du Directoire du district de Barr.

Fait au Directoire, le 1^{er} Nivose de l'an second de la République française Une et Indivisible.

*Signé: Gottekien, v. p.
Depinay, Moerlen, Grœlle secrétaire. »*

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Le Ban-de-la-Roche, terre d'asile

Les victimes de la Terreur affluaient au Ban-de-la-Roche qui devint un refuge pour les opprimés. Les plus anciennes familles nobles ou patriciennes de l'Alsace se retrouvaient chez le pasteur.

On y rencontra les Berckheim, les Landsperg, les Debeyer, les Franck et autres. Oberlin fut pour tous une providence visible. Il avait soin de leur sûreté avec un courage et une présence d'esprit dignes des plus grands éloges. Je me rappelle d'avoir été auprès d'Oberlin lorsqu'on annonçait un gendarme qui devait faire une visite domiciliaire. Oberlin le conduisit avec politesse, d'une chambre à l'autre. Arrivé à sa chambre à coucher, il lui dit avec ce sourire qui commandait à la fois l'amour et le respect: « Veux-tu aussi entrer ici, citoyen gendarme, il n'y a de suspect que moi. » Le gendarme confus, se retira, s'excusant sur la rigueur de sa mission. Un proscrit caché dans l'alcôve d'Oberlin fut sauvé.

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Oberlin et les assignats

Trop pauvres pour faire des dons patriotiques, Oberlin demanda aux habitants de la vallée une participation qui ne serait pas trop élevée pour leur petit budget.



Assignat.

MENTION HONORABLE ET RENVOI AU COMITÉ DES FINANCES

Séance du 19 Frimaire de l'an III.

« Un membre fait part à la Convention du trait suivant :

Plusieurs habitants de la vallée, dite le Ban-de-la-Roche, département du Bas-Rhin, trop pauvres pour faire des dons patriotiques considérables, ont imaginé un moyen nouveau pour témoigner à la république leur reconnaissance pour le bienfait de la liberté; ce moyen prouve en même temps la pureté de leurs mœurs, l'attachement à la patrie, et la politique éclairée de cette petite section du Peuple français, à laquelle la bêche et la charrue ont conservé un corps sain, tandis qu'une instruction pareille à celle que vous venez de décréter pour toute la République a cultivé son esprit.

Ces citoyens sont convenus, sous la simple garantie de leur parole et de leur bonne foi, qu'ils perdront chacun deux sols par assignat de cinq livres, toutes les fois qu'il changerait de main; qu'ils marqueront chaque diminution sur le dos de l'assignat, d'une manière lisible, mais en caractères assez petits pour que l'on puisse continuer à marquer le baissement successif de sa valeur jusqu'à son entière extinction.

Par ce moyen la valeur d'un assignat de cinq livres devient nulle, quand il a changé cinquante fois de main, et on le met hors de circulation, pour être anéanti au profit de la Nation.

Cette opération simple a déjà produit un anéantissement successif d'assignats, dont le total se monte actuellement à la somme de 143 livres 10 sols. La somme véritable des assignats, mis hors de circulation, est dans le fait plus considérable; mais on n'en connaît pas au juste le montant; ces hommes de la nature n'en ayant pas tenu registre, parce qu'ils sont plus accoutumés à faire le bien, que d'en parler.

Ledit membre demande la mention honorable de l'offrande civique, l'insertion au bulletin de correspondance, et le renvoi de cette invention ingénieuse au comité des finances. »

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

La convention reconnaît le civisme d'Oberlin

La tourmente de la terreur était balayée, une régénération sociale s'opérait. Oberlin ne pouvait pas manquer d'être remarqué par des patriotes philanthropiques. Dans le procès-verbal du 16 Fructidor de l'an II, nous trouvons cet éloge concernant Oberlin et Stuber, son digne prédécesseur.

Dans le département du Bas-Rhin, il y a une vallée dite le Ban-de-la-Roche, composée de plusieurs communes dans lesquelles on ne parlait qu'un patois que l'on ne comprenait plus hors de la vallée. Un vieillard respectable, père d'une nombreuse famille, nommé Stuber, s'est dévoué à donner à ces citoyens les moyens de communiquer avec les autres hommes. Pour arriver à ce but, il créa une école d'instituteurs destinés à apprendre le français aux bons habitants de cette vallée: les soins de Stuber n'ont pas été infructueux, il est parvenu à faire apprendre à la jeunesse

à lire et à écrire en français. Stuber, avec son successeur et ami Oberlin, ont porté leurs soins beaucoup plus loin, ils ont montré aux jeunes gens du Ban-de-la-Roche les éléments de la physique, de l'astronomie, de la botanique, de la musique et de beaucoup d'autres connaissances utiles à l'homme social.

Et ce brave homme, quoique pauvre, se croirait offensé si on lui offrait une récompense pécuniaire: mais le récit de ce fait inséré au procès-verbal et la mention honorable sont les seules récompenses qui puissent plaire à des véritables amis de l'humanité qui, comme Stuber et son ami, se sont dévoués à la servir.

Sur cette proposition la Convention nationale décrète que le récit qui vient de lui être fait, sera inséré honorablement au procès-verbal et au bulletin, et que copie par extrait sera adressée à Stuber et à Oberlin.

Visé par le Représentant du peuple, Inspecteur aux procès-verbaux.

Monuel.

Collationné à l'original par nous Représentants du peuple, Secrétaires de la Convention à Paris, le 20 Fructidor, l'an 2 de la République.

Signés: Bentabole et Guffroy.

Voici à présent la lettre de remerciement qu'Oberlin adressa à la Convention.

Jean-Frédéric Oberlin, de Waldbach, au Ban-de-la-Roche, à la Convention nationale.

Citoyen Président!

Je reçus, il y a quelques jours, un extrait du procès-verbal de la Convention nationale, du 16 Fructidor de l'an 2 de la République, etc. où il fut fait mention honorable de mon bon et loyal prédécesseur Stuber et de moi, pour nos efforts à franciser, cultiver, civiliser les habitants des cinq villages et trois hameaux sur lesquels nous osions travailler au Ban-de-la-Roche.

Je fus extrêmement surpris de cet honneur inattendu, et encore ne sais-je trouver des expressions pour vous témoigner la vive reconnaissance, dont je suis pénétré. Mon embarras est d'autant plus grand, que ma langue maternelle étant l'allemande, sachant à force de lecture assez de français pour ma chère vallée, je reste court vis-à-vis des Français nés Français. Agréez, citoyen Président, l'assurance que je suis de cœur et d'âme, de talent et de toutes mes forces pour la république française.

La Convention nationale me témoigne son approbation sur mes soins pour introduire ici la langue française. Peut-être oserai-je lui présenter une petite description de la méthode dont je me suis principalement servi.

Il y a environ vingt-sept ans que j'établis huit institutrices pour les huit villages et hameaux. Ces bonnes filles, instruites par feu ma femme et moi, montraient à leurs jeunes élèves par des figures d'histoire, d'animaux et de plantes, où j'avais écrit les noms français et patois, avec une courte description. Elles les leur enseignaient d'abord en patois, puis elles les leur disaient et faisaient répéter à tous en français. Pour occuper en même temps les mains, elles leur apprenaient le tricotage, inconnu jusqu'alors dans cette contrée.

Puis elles les amusaient par des jeux qui donnaient de l'exercice au corps, dégourdissaient les membres, contribuaient à leur santé, et leur apprenaient à jouer honnêtement et sans se quereller. Dans les beaux jours on les menait à la promenade, là les enfants cueillaient des plantes et les conductrices les leur nommaient et leur faisaient répéter les noms. - Toutes ces instructions avaient l'air d'un jeu, d'un amusement continuel.

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Conduite civique d'Oberlin pendant l'invasion des armées ennemies, dites alliées

Tandis que dans le midi des Gascons servaient de guides aux Anglais, que dans l'Ouest du pays les nobles et des prêtres cherchaient à rallumer la guerre civile, l'Alsace et la Lorraine restaient fidèles à la cause nationale et prouvaient que c'est à juste titre qu'on appelle les Vosges les Thermopyles de la France. On disputait aux ennemis le sol de la patrie, des corps de partisans se formèrent très rapidement. À la tête de l'un d'eux se trouvait le colonel Wolf.

Lorsque la défaite fut consommée, Oberlin fit entendre à ses ouailles la voix de la prudence et la réponse à donner au général Wrède qui exigeait des autorités un serment d'obéissance.

Serment modifié, prêté à la réquisition du Général Wrède.

« Convaincu que les hautes puissances alliées et chrétiennes ne désirent pas qu'un sujet fidèle devienne infidèle à son souverain, je promets de continuer à remplir avec honneur, zèle et probité les devoirs de la place de Maire (d'Adjoint), que je suis chargé de remplir, et de ne rien faire ni directement, ni indirectement, qui soit contraire aux ordres donnés au nom des hautes puissances alliées, à moins qu'ils ne contrarient le serment que j'ai prêté à mon souverain, l'Empereur des Français. »

Extrait du livre de E. Stoeber, l'aîné.

Oberlin, l'Empire et le Tsar Alexandre

Aucun document ne parle des relations entre le gouvernement du Directoire et le pasteur du Ban-de-la-Roche. Il faut attendre le gouvernement impérial pour que les autorités des départements des Vosges et du Bas-Rhin s'empressent d'avoir recours aux lumières du pasteur-citoyen.

En 1813 ce fut le Tsar Alexandre qui ordonna à tous les corps de l'armée de ne causer aucun dommage à la maison du pasteur Oberlin et à ses habitants.

François Charles de Berckheim nous dit combien le Tsar estimait le vénérable vieillard.

Il faut noter ici que François Charles de Berckheim, gentilhomme strasbourgeois au service de la Russie, avait été élève d'Oberlin et était le gendre de la baronne de Krüdener.

Il a raconté lui-même son entretien avec l'Empereur en ces termes :

« En 1818, dit M. de Berckheim, j'eus l'honneur de voir l'Empereur Alexandre à Francfort. « Sire, dis-je à ce souverain, je vais me rendre dans les montagnes de la chaîne des Vosges, pour y présenter mes hommages au patriarche de ces contrées, au pasteur Oberlin. Votre Majesté est pénétrée d'une haute vérité, que les bases de la civilisation doivent être assises sur les fondements de l'Évangile; c'est ce que cet homme de bien a fait dans sa paroisse, en vivifiant l'éducation du cœur et l'instruction de l'esprit par l'Évangile de Jésus-Christ. » L'Empereur me répondit : « M. Oberlin m'est connu; je sais que c'est un véritable ministre du Seigneur; dites-lui que je l'aime, que je le révère et que je me recommande à ses prières. »

En mars 1819, je pus m'acquitter de ma commission. La veille de mon départ de Waldbach, papa Oberlin vint me baiser la main, et me dit avec une profonde émotion : « Faites cela en mon nom à l'Empereur, et assurez-le de mon respect et de mes vœux pour que la volonté du Seigneur soit accomplie en lui. »

En octobre 1819 j'eus l'honneur de revoir l'Empereur à Riga; « Sire, lui dis-je, j'ai à m'acquitter d'un devoir sacré, celui de vous exprimer l'hommage du pasteur Oberlin » ; et je lui fis part de ce

qui s'était passé à Waldbach. L'Empereur me répondit: « C'est à moi à baiser la main d'un vrai prêtre du Seigneur. Vous savez que je ne souffre pas que qui que ce soit me baise la main, encore moins un prêtre que tout autre. - Sire, je le sais, mais, dis-je, en lui baisant la main, malgré sa résistance, je ne puis laisser reposer sur ma main la trace des lèvres du papa Oberlin ». L'Empereur m'embrassa trois fois et me dit: « C'est pour papa Oberlin. »

Texte extrait de C. Leenhardt, p. 344.

La médaille d'or de l'agriculture

Oberlin était trop âgé pour se déplacer, ce fut Monsieur Legrand qui reçut en son nom à Paris, le 29 mars 1818, la médaille d'or, récompense d'une vie bien remplie.

Monsieur le Pasteur,

J'ai reçu de vos amis et de vos parents à Paris, la médaille d'or que la Société royale d'agriculture vous a décernée, dans sa séance solennelle tenue le 29 mars.

C'est d'après leurs désirs que j'aurai l'honneur de vous la présenter ici au milieu de vos chers paroissiens.

« Habitants du Ban-de-la-Roche !

Je sais que vous ressentirez tous la plus vive joie, en apprenant que les mérites de votre cher pasteur et les bienfaits qu'il vous a prodigués, pendant cinquante ans, par une vie consacrée entièrement à votre bonheur, seront connus de toute la France, afin qu'ils puissent servir de modèles à tous les serviteurs de Dieu qui désirent d'avancer le salut des âmes confiées à leurs soins, avec le même zèle désintéressé, la même sagesse et confiance en Dieu, qui ont dirigé les voies de votre cher pasteur.

Dieu a couronné ses œuvres au milieu de vous. Il a accordé à ses prières toutes sortes de bénédictions répandues sur le Ban-de-la-Roche: ses conseils, ses sacrifices, son exemple ont beaucoup contribué, vous le savez, à perfectionner la culture de votre sol, d'ailleurs peu fertile.

Il a attiré dans votre vallon écarté des branches d'industrie autrefois inconnues; il a été le premier moteur de tant de bien qui s'est fait parmi vous depuis un demi-siècle.

Aussi son nom en est-il béni et chéri de vous tous, comme celui d'un tendre père, et dès aujourd'hui il sera respecté par la France entière; grâces en soient rendues à une société illustre qui, entrant dans les vues paternelles de notre bon Roi, a cherché avec empressement le mérite parmi les membres d'une confession différente de celle du culte dominant, et n'a pas craint

de le décorer de ses suffrages; puisse cette distinction honorable répandre de la douceur sur les derniers moments de la vie active et bienfaisante de notre cher pasteur !

Dieu en soit loué! Dans sa haute vieillesse il jouit encore de toute sa force d'âme pour veiller sur son cher troupeau, tandis qu'il voit avec la sérénité du chrétien approcher l'heure qui le réunira de plus près au Seigneur, auquel toute sa vie a été consacrée.

Que le Dieu de bonté veuille exaucer nos prières pour sa conservation au milieu de



Diplôme de membre de la Société d'Agriculture.

nous aussi longtemps que notre soumission à ses divines volontés nous permettra de le désirer. J'ai l'honneur, Monsieur le Pasteur, de vous présenter la médaille ».*

Extrait de C. Leenhardt

* Dès la fondation de la Société des Sciences, Agriculture et Arts de Strasbourg, Oberlin fut nommé membre correspondant. Il fut aussi invité à concourir aux travaux d'une société d'émulation qui fut créée dans les Vosges.



Gravure extraite de l'almanach « Le patriarche de l'agriculture française », 1819.
Imprimerie Deckherr à Montbéliard (Musée alsacien, Strasbourg).

Un chevalier de quatre-vingts ans

Le 1^{er} septembre 1819. Louis XVIII rendait une ordonnance dans laquelle nous relevons ces termes :

D'après le compte qui nous a été rendu par notre ministre de l'intérieur¹, que le sieur Oberlin, pasteur depuis cinquante-trois ans à Waldbach (Vosges), emploie de constants efforts pour améliorer l'état de ses paroissiens; que l'on doit à son zèle et à ses lumières les établissements d'instruction primaire formés dans cette commune, ceux de plusieurs branches d'industrie, de meilleurs procédés agricoles et des travaux utiles sur les routes; qu'enfin c'est à ses soins éclairés que cette contrée, jadis peu féconde, doit son aspect heureux et florissant; voulant honorer une conduite si éminemment pastorale... nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

Art. 1. - Le sieur Oberlin, pasteur à Waldbach, est nommé chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur.

Plus que tout autre, écrivait le préfet qui adressait cette pièce à Oberlin, je puis apprécier combien vous en êtes digne par votre absolu dévouement et votre infatigable persévérance à chercher ce qui peut faire le bien de vos paroissiens².

Et le sous-préfet de Saint-Dié ajoutait :

J'éprouve une bien vive satisfaction en pensant que vous recevez la justice qui vous est due³.

Oberlin reçut ces pièces avec reconnaissance, mais il disait à ses amis :

Le Roi a eu la bonté de m'envoyer la décoration de la Légion d'honneur, mais qu'ai-je fait pour la mériter? Qui, dans ma situation, n'aurait pas fait ce que j'ai fait et peut-être mieux?

Puis, il prit la liasse des papiers et diplômes et écrivit dessus d'une main ferme :

« Chevalier de quatre-vingts ans ».



Oberlin dessiné par Delécluze.

Extrait de C. Leenhardt

Solange HISLER

1. Une lettre du ministre de l'intérieur à M. Boulo de Coulombiers, préfet des Vosges, pour lui adresser cette ordonnance, montre que ce dernier avait appuyé la demande de décoration. Oberlin avait été décoré le 12 octobre 1814 de l'ordre du Lys. (Ct. Revue alsacienne, 1910.)

2. Boulo de Coulombiers, préfet des Vosges, Épinal, le 11 septembre 1819.

3. Haudry de Soucy, sous-préfet de Saint-Dié, 11 septembre 1819.

J.-F. OBERLIN L'EUROPÉEN



Ce serait une erreur de penser qu'au 18^e siècle, l'horizon d'une personne était limité à sa région parce que le train, l'automobile et l'avion étaient inconnus. Il y a eu de tout temps de grands voyageurs, mais même pour beaucoup de ceux qui ne quittaient pas leur village, il était possible de vivre leur quotidien à l'échelle européenne.

Ainsi Jean-Frédéric Oberlin peut-il être qualifié d'«européen», lui qui a passé 59 ans dans le creux d'une vallée vosgienne. Ses rares et brefs déplacements à Strasbourg, à Sainte-Marie-Aux-Mines ou dans la région de Fribourg-en-Brigau ne l'éloignaient guère de son foyer. Et pourtant... de la Grande-Bretagne au plus profond de la Russie son nom et son œuvre étaient connus. De son côté, il pouvait se représenter à distance des hommes et des femmes de tous les pays, participer à leur vie, à leurs recherches et à leurs réalisations, comme s'il s'était trouvé sur place. Bien mieux, il a entretenu avec eux des relations profondes, toujours amicales et chaleureuses.

Ce qui l'a entretenu et maintenu dans ce qu'on pourrait appeler une présence à toute l'Europe, ce fut, dès son jeune âge, **la lecture**. D'autre part, il savait ménager du temps pour **la correspondance**, dans un emploi du temps qui ne lui laissait pourtant aucun répit, quand on se représente toutes les activités auxquelles

il se donnait à fond. Enfin, **des voyageurs** faisaient étape chez lui ou même s'y installaient pour des séjours qui lui ouvraient de vastes horizons, à la fois géographiques, intellectuels et spirituels.

Voici un exemple des relations qui s'établirent entre Oberlin et le monde de la littérature, de la science et de la spiritualité dans la partie germanophone de l'Europe de son temps: au cours de la deuxième partie du 18^e siècle, deux hommes se signalent par leurs livres qui connaissent une grande diffusion. Il faut nous représenter J.-F. Oberlin étudiant soigneusement leurs ouvrages en annotant leurs marges de ses remarques personnelles et tenant un registre de ses lectures successives.

Ces deux hommes, Jung-Stilling et Lavater ne vont pas rester que des noms pour lui car il découvre chez l'un comme chez l'autre un complexe d'intérêts qui ont de profondes résonances en lui. **Jung-Stilling** et **Lavater** se sont intéressés à l'être humain et ont tenté à travers le roman, la poésie ou la science de percer le mystère de son existence. Ils sont tous deux des proches de Goethe et participent au mouvement des lettres et de la pensée dont Goethe est une étoile de première grandeur. En



L'Europe dans un cahier d'écolier du Ban-de-la-Roche.

même temps, l'un et l'autre représentent une recherche dans le domaine de la spiritualité mystique, cherchant à dépasser le seul visible. Une correspondance s'établit entre le lecteur et les auteurs. Sa tonalité montre qu'une très profonde amitié est née de ces échanges: sans quitter son Ban-de-la-Roche, J.-F. Oberlin fait partie de ce monde des lettres, des sciences de l'homme et de la spiritualité qui vont modeler l'Europe du 19^e siècle. Jung-Stilling et Oberlin vont se rencontrer à plusieurs reprises et s'enrichiront mutuellement par des échanges dont le presbytère de Waldersbach a si souvent été le lieu. En revanche, ce n'est pas sans une certaine surprise que l'on s'aperçoit que J.-F. Oberlin et Lavater ne se sont jamais rencontrés; surprise, car l'on imagine mal, au premier abord, que l'amitié chaleureuse dont témoignent leurs lettres soit celle de deux hommes qui n'ont connu leurs visages que par des silhouettes de papier découpé.

JUNG Johann-Heinrich dit «STILLING» (1740-1817)

D'abord instituteur, il s'occupe également d'économie politique et entreprend des études de médecine à Strasbourg. Il résidera par la suite à Marbourg et à Karlsruhe. Entré dans le monde des lettres, il fréquente Herder et Goethe. Celui-ci publie la première partie de l'œuvre romanesque et autobiographique de Jung, *Heinrich Stillings Jugend* (1777), qui inaugure le cycle de la vie imaginaire de «Stilling» qui paraîtra de 1777 à 1817. Il évoluera du roman au traité théologicomystique entre *Theobald, oder die Schwärmer* (1784), les *Szenen aus dem Geisterreiche* (1795-1801) et la *Theorie der Geister-Kunde* (1801). Ces derniers ouvrages ont suscité l'intérêt de J.-F. Oberlin qui a rencontré Jung-Stilling à plusieurs reprises et échangé une correspondance avec lui.



Heinrich Jung-Stilling
(1740-1817)

LAVATER Johann Caspar (1741-1801)



Johann Caspar Lavater
(1741-1801)

Pasteur à Zurich, il a été à la fois homme de lettres, philosophe et théologien ainsi qu'homme de sciences à la façon du 18^e siècle. J.-F. Oberlin s'est inspiré de ses *Aussichten in die Ewigkeit* (1768-1773 et 1778) qui le rattachent à Swedenborg et de sa «Physiognomie» (*Physiognomische Fragmente*, 1775-1778) à laquelle il doit sa pratique de la lecture du caractère des personnes par l'examen de leur silhouette. Comme poète et homme de lettres, Lavater était lié à J.G. Hamann, J.G. Herder, Jung-Stilling, Moïse Mendelssohn ainsi qu'à Goethe (leurs relations se refroidirent au fur et à mesure que Lavater se consacrait plus à la théologie qu'aux belles-lettres). Il a notamment composé les *Schweitzerlieder* (1767). Partisan des idées de la Révolution française, il déchantait avec l'occupation de la Suisse par les Français qui l'exilèrent un temps à Bâle. Il mourut tué par une balle de fusil lors de la campagne de Masséna.

Lettres de Lavater à Oberlin

Lieber Oberlin,

Herzbrüderlichen Dank für Dein herzbrüderliches Schreiben von 22. Dezember 1783. Ich glaube dem Glauben und liebe die Liebe – aber tausendmal muss ich es sagen – ich bin noch nichts. O Ihr Lieben wenn ich einst was habe, dann werdet Ihr sehen, wie nichts das alles war, was Ihr für Etwas hieltet:

*Nur ein Finger Deiner Hand
In diesem quellenlosen Land!*

Ich weiss was du verloren hast und bewundere Deine Ruhe und Geduld – der Allvergüter vergüte! Bete und helfe! Dulde und schaue empor! Neige dich unter dein Joch und Er wird's abnehmen oder erleichtern – meine Gesundheit ist seither sehr schwankend. Doch scheint's bisweilen, dass Gott in den Schwachen mächtig sei. « Vale et ama amantem! » (= Porte-toi bien et aime celui qui aime)

Richtersweyl, den 21. März 1784.

J.-C. LAVATER

An Papa Oberlin,

24. II., 1799

*Vielgeprüfter, Bewährter in mancher glühenden Prüfung
Gottes-Bedürfter, Christus-Verehrer, Harrer des Reiches welches die Hoffnung ist von alten Gottes-Erwählten, Freu dich, spottet die Welt, und frohlocke, sieget das Laster, jauchze, herrschet auf der Erde der seelenvergiftende Unglaub'
Muss nicht Alles geschehn? Ist nicht dies Alles Geburtsschmerz jenes grossen Tags der tausendjährigen Wanne, welche mit Christus bald die Christus-Verehrer geniessen?*

Lettres de Jung Stilling à Oberlin

An den Prediger der Gerechtigkeit Oberlin, in der vogesischen Wüste.

Leide Du als guter Streiter Jesu-Christi! Bald kommst zum Siege – dann umarmen wir uns verklärte in Solyma und freuen uns so viel gelitten zu haben! – freuen wir uns aber auch, das uns so viel vergeben ist. Von Ihrem Bruder und Mitglied am Leibe Jesu.

Stuttgart, den 2. April 1801.

JUNG-STILLING

Commencement d'une lettre de Jung-Stilling

Mein teuerster und innigstgeliebter Bruder! Auch mir, meiner Frau und Tochter war es Seelenfreude Dich endlich einmal in der sterblichen Hülle, von Angesicht zu sehen; es stärkt sich dann Einer am Andern im Herrn und das Band der Vollkommenheit schlingt sich fester.

Lettre d'Oberlin à Jung-Stilling

Waldbach im Steintal, im vogesischen Gebirge,
den 8. April (18 Germinali (Anno 13) 1805.

An den lieben Stilling,

Empfange meinen herzlichen Dank für den lieben, kräftigen, aufmunternden Brief vom 27. Hornung.

Ich schrieb einst unserm lieben Lavater: « So lieb und teuer und höchsterwünscht und willkommen mir auch seine Zuschrift wäre, so bäte ich ihn doch sehr, die dazu nötigen Augenblicke ja lieber zu der ihm so nötigen Ruhe anzuwenden, ich wollte statt der Briefe mich mit seinen Büchern begnügen, bis er einst auch das Ruhekleid, den Talar, wie sein lieber Herr Jesus Christus werde angezogen haben. »

Nun eben dies schreibe ich jetzt meinem eben so herzlich geliebten Stilling. Ja, Lieber, ich bin auch einer von denen, die dem lieben Gott für Deine gesegneten Schriften innig danken; aber auch für jede Ruhe, Erquickung und Freunde, die er Dir schenckt. Ich liebe Dich sehr.

Gott verkläre und verherrliche sich immer mehr in Dir, Du lieber Kreuzträger, und an Dir und durch Dich.

Es macht mir immer eine sehr angenehme Empfindung, wenn ich mich erinnere, daß ich mit den beiden lieben Männern, Lavater und Stilling das nämliche Geburtsjahr habe.

Wann ich eigentlich geboren bin, weiß ich nicht; aber daß ich den 1. September 1740 getauft worden, das weiß ich.

A Dieu lieber, herzlich geliebter Stilling.

Dein Oberlin,

evangelisch-katholischer Pfarrer

P.S. Das Steintal, le Ban-de-la-Roche, ist französisch und fast auf allen Seiten mit römisch-katholischen Franzosen umgeben. Da ich nun schon 38 Jahre hier im Amt stehe, so bin ich sehr unter ihnen bekannt, und gottlob von einer großen Anzahl sehr geliebt. Aber Katholik und Protestant, das ist ein gewaltiger Stein des Anstosfes; denn Katholik heißt bei ihnen rechtgläubig, das ist nach der Lehre Jesu und der Apostel, also Protestant ist nicht nur unkatholisch, sondern sogar gegen jene protestierend. So sehen es die Romischen an, so legens ihnen ihre Geistlichen aus, und diesen Einwurf haben mir einige herzlich mich liebende Römische mitgeteilt. Darüber war ich sehr froh; ich erklärte es ihnen nach der Wahrheit, und zeigte ihnen, daß eigentlich nur die wahren Jünger, Schüler und Nachfolger Jesu, wahre Katholiken sind, folglich ich auch, usw. Da erhellte sich ihr Gesicht; sie holten freien Atem, und sahen mich mit ganz anderen Augen an, denn die Scheidewand war gebrochen.

Seitdem unterschreibe ich meine Briefe an selbige gemeinlich: « *Ministre du culte catholique-évangélique.* » Und meine Steintäler nennen sich meist auch: Evangelisch-Katholische, um die Annäherung zu begünstigen, und den bitteren Haß, der den römischen Franzosen eingepflanzt worden, zu mildern.

Oberlin est avant tout un pasteur. Après des études de théologie à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, il décide de consacrer sa vie à faire connaître le Dieu en qui il a cru. Comme on le sait, les sensibilités religieuses sont multiples, à l'intérieur même d'une confession comme le protestantisme. La famille spirituelle dont il se sent le plus proche est le **piétisme** qui est une sorte de réforme à l'intérieur des Églises de la Réforme. Si son entourage strasbourgeois l'a introduit dans ces cercles particuliers, c'est encore par ses lectures qu'il avance dans cette voie. De la sorte, il va prendre une place dans l'**Europe de la foi**. Par sa correspondance, il établira des liens qui iront plus à l'est encore: qu'on imagine en Moravie et en

Allemagne orientale un réseau de communautés qui sont nées à l'instigation du comte de Zinzendorf et qu'on nomme les « Frères moraves ». On s'y donne comme objectif de manifester par une vie communautaire intense le retour à l'évangile des premiers temps. À partir des premières années du 19^e siècle, J.-F. Oberlin s'astreint à correspondre avec le centre directeur de ces communautés, *die Predigerkonferenz*, une fois par an. À défaut de visites sur place, ces lettres tissent des liens entre le Ban-de-la-Roche et ces contrées lointaines. Elles les unissent en une fraternité qui transcende les distances.

Il y a d'ailleurs ce qu'on appellerait aujourd'hui une interconnexion entre le réseau des écrivains et celui des piétistes. En effet, chez beaucoup de ceux-ci, une dimension mystique rejoignait les préoccupations du Jung-Stilling des *Szenen aus dem Geisterreiche* ou de la *Theorie der Geisterkunde*. À cette époque, le penseur qui est allé le plus loin dans cette voie est sans doute Swedenborg, un européen incontestable et dont J.-F. Oberlin a été un lecteur attentif. Swedenborg est mort trop tôt pour qu'une correspondance puisse s'établir mais on pourrait discerner un lien subtil entre les deux hommes: l'un comme l'autre ont vécu avec des convictions dont beaucoup tenaient à des visions qu'ils ont eues à certains moments de leur vie. Pour nos esprits d'aujourd'hui, facilement sceptiques à l'égard de ces phénomènes inexplicables, ces manifestations paraissent sujettes à caution. Il n'en reste pas moins qu'un fait historique demeure: dans l'Europe du 18^e siècle, un réseau de mystiques « théosophes » a bien existé, dont J.-F. Oberlin se sentait suffisamment proche pour qu'on puisse considérer qu'il en faisait partie.

L'importance qu'il accordait aux « Demeures des Trépassés » comme aux visions qu'il a eues, et qu'il notait soigneusement, en reste le témoignage.

SWEDENBORG Emmanuel (1688-1772)

Entre sa naissance à Stockholm et sa mort à Londres, Swedenborg exerça une influence considérable sur l'Europe de son époque. Le rôle qu'il a joué comme inspireur des cercles de visionnaires théosophes ne doit pas masquer l'homme de science qu'il était. La première partie de sa vie a été consacrée à des recherches qui lui permettront d'élaborer des théories par lesquelles il se montre un précurseur des théories modernes: considérations sur la structure atomique de la matière, sur l'origine solaire des planètes, théorie ondulatoire de la lumière, théorie nébulaire de l'origine solaire (précédant Kant et Laplace) et théorie cinétique de la chaleur. Dans le domaine des sciences de la vie, il étudiera particulièrement les fonctions du cerveau. Swedenborg est également inventeur, poète et homme de culture polyglotte. L'expérience mystique qu'il fait en 1743, à plus de 50 ans, ne l'arrêtera pas pour autant dans ses recherches.

À la suite d'une première vision qui sera suivie par beaucoup d'autres, il traduit dans ses œuvres la connaissance du monde invisible qu'il pense acquérir. Il mettra l'accent sur la corrélation du monde de la nature et de celui du surnaturel, « correspondance de toutes les choses du ciel avec toutes celles de l'homme. »

L'œuvre écrite de Swedenborg est considérable. Outre ses publications scientifiques, *Opera philosophica et mineralia* (1734), *Oeconomia regni animalis* (1740-41), il compose une somme théologique qui n'est pas sans s'attaquer à des dogmes fondamentaux du christianisme, comme celui de la trinité: *Arcania celestia* (1747-1758), *De caelo et inferno ex auditis et visis* (1758), *De nova Hierosolyma* (1758) etc. Les

« Arcanes célestes », 8 volumes, et la « Nouvelle Jérusalem » seront traduites en français avec d'autres traités encore par J.J.F. Le Boys des Guays au milieu du 19^e siècle.

Lettre d'Oberlin aux Frères Moraves

Waldbach im Steintal (Waldbach au Ban-de-la-Roche) zwischen Elsass und Lothringen, den 30. März 1805.

Ich wünschte wohl meinen lieben zur Predigerkonferenz sich versammelnden Brüdern und Mitarbeitern ein Wort zu schreiben: aber ich bin, so gedrückt und zerdrückt mit Arbeit aller Art, dass ich der Arbeit unterliege und nicht alles erzwingen kann.

In meiner armen weitläufigen, gebirgigen Pfarrei hab ich gottlob manche Edelsteine, besonders unter dem weiblichen Geschlecht. Aber Satan rast ganz entsetzlich und gibt den Jüngern Jesu Leiden ohne Zahl. Je mehr wir beten und arbeiten, dass die Pfarrei eine heilige, reine Braut Jesu werden möge, zum Muster unter den römisch-katholischen Franzosen, von denen meine auch französische Pfarrei (mit einigen untermischten Deutschen) umringt ist, je mehr steigt das in die Augen fallende Böse. Helfen Sie uns bitten, werteste Freunde, dass das Reich Gottes hier doch endlich siegen möge, und die Herrschaft, die Satanas bei uns führt, bald möge ein Ende nehmen.

Gott segne die liebe, liebe Brüdergemeinde in der ganzen Welt mit überschwenglichem Segen, und lasse durch sie die ganze Erde bald mit der Erkenntnis und dankbaren brünstigen Liebe zu dem lieben Herm bedeckt werden, wie des Meeresgrund mit Wasser, so wird dann unser armes französisches Ländlein doch auch an dieser seligen Überschwemmung teilhaben, und Satan wir weichen müssen.

Johann Friedrich Oberlin, Pfarrer.

On dirait couramment aujourd'hui que J.-F. Oberlin était un « pasteur protestant ». Or lui-même, pour interpeller les consciences, se nommait « ministre catholique évangélique » ! « Ministre » voulant dire « serviteur », que signifiait « catholique évangélique » dans son esprit ? Il revenait sans aucun doute à l'étymologie de catholique, ce mot signifiant universel, pour dire sa conviction que l'évangile était pour tous, quelle que soit la confession d'origine, même les athées, et qu'il était le serviteur de tous. On comprendra alors que tous les témoignages concordent à son sujet : il avait les meilleurs rapports avec les catholiques romains, des rapports avec un esprit « œcuménique » avant la lettre. Homme d'une double culture, la germanique et la française, il n'a donc pas seulement été tourné vers l'Est depuis son Bande-la-Roche frontière et c'est à l'occasion de son amitié avec l'abbé Grégoire qu'on découvre dans leur correspondance à quel point l'un et l'autre se sentaient proches. Au cours des années où s'instaurait la République en France, les valeurs qu'ils tenaient l'un et l'autre d'une expression différente de leur foi leur paraissaient s'incarner dans les idéaux républicains.

DEMEURES DES TRÉPASSÉS.

LE TEMPLE DE JÉRUSALEM

<p>NOUVELLE JERUSALEM <i>Apoc. XXI, 1. 10-17.</i> <i>Psalm. XLIII, 11-12.</i> <i>Épître XXIV, 23. LX, 1-21.</i> <i>Galat. IV, 26.</i></p>	<p>Demeure de la MAJESTÉ DIVINE. Ne paraîtra qu'à la Fin de toutes les Scènes de ce Monde. Est située sur la Montagne de Sion. Hebr. XII.</p>	<p><i>Voilà le Tableau du Roi. Dans l'ARCHE DE L'ALLIANCE & LE PROFITATOIRE entre les Chrétiens, dans le Trés-Saint. Épître XXI, 21. 2 Chron. I, 7. Hebr. IX, 5.</i></p>
<p>MONTAGNE DE SION. ou Royaume de Dieu. <i>Quatrième Clé.</i> la Couronne de Vie. <i>Apoc. II, 10.</i> <i>Épître II, 2. XXIV, 23.</i> <i>XXIV, 10.</i> <i>Hebr. XII, 22. Apoc. XIV, 1-5.</i></p>	<p>Demeure de ceux, qui sont parvenus à la Mesure de la parfaite Stature spirituelle de JÉSUS CHRIST — des Premiers-nés — des SAINTS-CONSOMMÉS. Eph. IV, 13.</p>	<p>LE LIEU TRES-SAINTE. 1. <i>Rois VI, 16.</i> 2. <i>Chron. III, 3.</i> <i>Hebr. IX, 3.</i></p>
<p>PARADIS. <i>Troisième Clé.</i> la Vie. <i>Matth. VII, 14.</i> <i>Jean I, 24.</i> <i>Apoc. II, 7. Luc. XXIII, 43.</i> 2. <i>Cor. XII, 4.</i> 3. <i>IV Esdras VII, 53. VIII, 52.</i></p>	<p>Demeure de ceux, qui sont NETS DE COEUR, ou, qui sont parvenus à la parfaite Mortification de leurs Convoitises & Sensualités. <i>Matth. V, 8. Mal. III, 2. Eph. V, 27.</i> Ici les X Vierges, qui ne sont pas Epouses, mais invitées aux Noces de l'agneau. <i>Matth. XXV.</i></p>	<p>LE LIEU SAINT. <i>où s'entendent par les Sacrificateurs.</i> 2. <i>Chron. III, 1-7.</i> <i>Hebr. IX, 2-6.</i></p>
<p><i>Deuxième Clé.</i> <i>Apoc. XX, 13.</i> le Sommeil. <i>Jean XI, 11.</i> 1. <i>Cor. XI, 30.</i></p>	<p>Demeure de ceux, en qui la Régénération & le Combat contre le Péché a commencé. Depuis le plus bas Degré jusques vers la parfaite Victoire. RÉGÉNÉRÉS IMPARFAITS.</p>	<p><i>avant d'entrer au Lieu Saint.</i> <i>Épître XXX, 13-21.</i> 1. <i>Rois VII, 27.</i> <i>Elle étoit dans les Parvis.</i></p>
<p>MORT. <i>Première Clé.</i> <i>Rom. VIII, 13.</i> <i>Apoc. XX, 13. 14. I, 18.</i> <i>Ép. XXI, 8. Q. III, 14.</i></p>	<p>Demeure des GENS TOUT-NATURELLES, qui n'avoient de Goût & de Plaisir qu'aux Choses terrestres, & n'ont point fait d'Efforts, ni pour combattre la Sensualité & le Péché, ni pour être régénérées — quoiqu'au reste elles aient été craignant DIEU.</p>	<p>LES PREPES, ou dévouement. <i>Épître XXX, 18.</i> 1. <i>Rois II, 3. VIII, 44.</i> <i>Ce fut là que JÉSUS résuscita ; car les trois exécutés, Parvis, Lieu Saint & Trés-Saint, furent appelés le Temple. <i>Matth. XXI, 12. 13.</i></i></p>
<p>LES ENFERS. <i>Apoc. XX, 13. 14. I, 18.</i> <i>Q. III, 14.</i></p>	<p>Demeure des GENS MAUVAISES, qui ont vécu & sont morts en Haines, Injustice, Avarice, Impureté, Orgueil, ou autres Vices.</p>	<p>LA Vallée DE CEDRON, <i>ou Vallon fondre au-dessous du Temple.</i> 2. <i>Chron. XXIX, 16. XXX, 14.</i></p>
<p>GOUFFRE DE FEU. <i>Apoc. II, 11. XIX, 20.</i> <i>XX, 6. 14. 15.</i></p>	<p>Ici seront jetés après le dernier Jugement tous ceux, dont les Noms n'auront pas été trouvés écrits au Livre de Vie — ou TOUS LES INCORRIGIBLES. <i>Apoc. XIX, 20. XX, 10. 12. 14. XXI, 8.</i> — Mais les trois autres Mondes ou Réservoirs, la Mer, la Mort & l'Enfer seront abolis, & leurs Gouverneurs jetés au Gouffre de Feu. <i>Apoc. XX, 13. 14. XXI, 1.</i></p>	<p>LA Vallée DE HINNOH, <i>ou la Géhenne.</i> <i>Néb. XI, 30.</i> 2. <i>Rois XXIII, 30.</i></p>

L'un des fameux tableaux « Demeure des trépassés ».



Silhouette de l'Abbé Grégoire.

GRÉGOIRE Abbé Henri (1750-1831)

D'abord curé d'Emberménil (actuellement en Meurthe-et-Moselle), l'abbé Henri Grégoire se fait connaître par son *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs* (1788). Il apparaît comme «le défenseur de toutes les libertés et l'adversaire irréconciliable de toutes les oppressions» (R. Peter). La Révolution de 1789 et l'avènement de la République lui donnèrent l'occasion de promouvoir ses thèses sur le plan national: député aux États généraux, évêque constitutionnel de Blois, conventionnel, député sous le Directoire et le Consulat, sénateur sous l'Empire, il a été l'agent efficace des conquêtes sociales de l'époque, au nom de sa conception éclairée du christianisme (qui lui valut l'hostilité de la hiérarchie et de la monarchie restaurée).

Oberlin et l'abbé Grégoire se rencontrèrent plusieurs fois et se lièrent d'amitié.

Souvenirs d'une visite de l'Abbé Grégoire au Ban-de-la-Roche

...De Fouday on passe à Trouchy pour arriver à Waldersbach, le chef-lieu du Ban-de-la-Roche. Salut à M. Oberlin, le savant et brave ministre; on a calomnié ses mœurs; l'estime, l'attachement, le respect, la confiance de ses paroissiens, et même des catholiques voisins, le vengent des noirceurs de l'imposture. S'il fallait juger les hommes sur des imputations dénuées de preuves, trouverait-on un innocent? Soyons justes et disons (nous ecclésiastiques catholiques zélés pour le bien) que la conduite du ministre de Waldersbach est une leçon et un reproche à beaucoup de curés catholiques, ainsi qu'à beaucoup de ministres protestants de l'Alsace. Il a poussé l'éducation des campagnes fort loin, et on est surpris dans cette contrée sauvage du Ban-de-la-Roche de trouver parmi les paysans un bon sens si développé, une délicatesse de sentiments, une politesse aimable, des mœurs pures, dont on trouverait peu de modèles dans quelques villes.

M. Oberlin a porté surtout une attention paternelle dans sa paroisse: la plupart des enfants ont des principes de dessin, ce qui leur facilite l'apprentissage des métiers; ils savent peindre des fleurs, et cet amusement honnête n'empiète pas sur le travail dans une paroisse où la fainéantise est honnie; il sert de délassement le dimanche et remplit les intervalles des exercices pieux; on enseigne même un peu de botanique, c'est-à-dire ce qui est nécessaire pour les remèdes usités parmi les campagnards. Le ministre est très laborieux, très actif, très instruit; il a dressé, gravé et imprimé la carte de son petit canton qui comprend sept à huit villages ou hameaux; rien n'échappe à ses yeux, rien ne l'arrête quand il s'agit d'opérer le bien. Les chemins de communications dans ces lieux sauvages étaient en très mauvais état; le premier, il a mis la main au travail, et ses soins infatigables ont procuré des chemins praticables. On ne tarirait pas sur le compte de cet homme estimable, qui dans plusieurs articles est très rapproché du catholicisme; mais quel dommage qu'à cela il joigne des idées singulières, en adoptant les rêveries de Swedenborg, de Pordage, de Jeanne Leade, de la Bourignon. Il est successeur au Ban-de-la-Roche de mon ami et le sien, M. Stuber, encore vivant, et dont nous ferions aussi l'éloge, si c'était ici la place; il était ministre à Waldersbach lorsque la mort lui enleva sa première épouse; inhumée dans le temple du lieu, son épitaphe mérite d'être conservée... Nous allons quitter ce Ban-de-la-Roche, où la nature n'a pas prodigué ses faveurs; mais l'industrie des habitants et leur patience combattent l'âpreté du climat, et dans leur pauvreté l'âge d'or existe presque encore pour eux; quelle différence entre ces lieux et nos cités..., où l'on voit des sottises et des vices de toute espèce.

J.-F. Oberlin note un rêve qu'il a eu au retour d'une visite à l'Abbé Grégoire

Jeudi le 21 juillet 1785. - Da ich auf meiner Rückreise von Emberménil in Lothringen im Benediktiner-Kloster zu Moyennoutier schlief, sah ich im Traum viele katholische Geistliche in schrecklicher Wut und Raserei, und sich aus Verzweiflung den Arm zerfleischen, weil sie ihre Untergebenen so wenig zu den gewiesen, auf Den alle Ende der Erden hoffen sollen, Jesum Christum.

Ich erwachte, schlief wieder ein, und da wurde mir gesagt, dass Herr Pfarrer Grégoire von Emberménil mit ganz besonderm Eifer und Freude der evangelischen Gebräuche und Anstalten zu wissen trachte.

LEADE Jane née Ward (1623-1704)

Associée au Docteur Pordage (1607-1681), elle animait un mouvement mystique, les « Philadelphes », inspiré de J. Boehme. On y spéculait sur l'au-delà et le millénium. Jane Leade a publié *The heavenly Cloud* (1681) et *The Revelation of the Revelations* (1683). La traduction du premier de ces ouvrages en néerlandais (traduction de Fischer, 1693) suscita aux Pays-Bas un enthousiasme qui fit se multiplier ses disciples dans le monde germanique. J.-F. Oberlin copie de nombreux passages de ses ouvrages entre les années 1782 et 1787.

BOURIGNON Antoinette (1616-1680)

S'appuyant sur ses visions, elle se donnait comme inspirée par Dieu pour rétablir l'esprit de l'Évangile dans sa pureté primitive et supprimer le formalisme des institutions et des liturgies. Expulsée de France, elle prêcha à Amsterdam dans les cercles réformés auxquels elle avait adhéré. L'illumination d'Antoinette Bourignon n'a pas influencé Oberlin. Tout au plus s'est-il fait des extraits de son œuvre sur tel thème théologique particulier comme la liberté de l'homme face au déterminisme. Une copie sur ce thème est conservée au Musée alsacien de Strasbourg.

STUBER ou STOUBER Jean-Georges (1722-1797)

Pasteur du Ban-de-la-Roche qui précéda immédiatement Oberlin. C'est lui qui adressa à celui-ci un appel à lui succéder et, par la suite, suivit son activité avec une attention à la fois paternelle et vigilante. Oberlin se réfère fréquemment à « son excellent devancier » ou à son « excellent prédécesseur ». Des initiatives de Stuber inspirèrent Oberlin qui les poursuivit, notamment en ce qui concerne l'organisation de l'enseignement. Stuber avait composé et édité un *Alphabet méthodique* (1762).

Oberlin au quotidien, c'est assurément le pédagogue en même temps que le pasteur. Cet aspect de sa personnalité et de son activité en fait également un européen accompli. Les sources et les grandes orientations de son action pédagogique, il les tient d'abord de ses lectures : Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire la France, Jean-Amos Comenius, théoricien tchèque de l'éducation, attaché aux Leszczyński de Pologne, enseignant en Suède et en Hongrie, publié à Nuremberg et Amsterdam, et surtout son contemporain Basedow, fondateur de l'institut de Dessau en Allemagne, institution avec laquelle J.-F. Oberlin eut des échanges répétés, par visiteurs interposés. On peut donc, là-aussi, se représenter le réseau international que constituent les passionnés d'éducation.

L'activité de J.-F. Oberlin s'est exercée pendant 59 ans. Sa passion ne donne nulle prise à la fatigue. Sur le tard, et l'on constate qu'il ne cesse de nouer des liens par-dessus les frontières lorsqu'il atteint – et dépasse de beaucoup – ce que nous considérons comme l'âge de la retraite, en 1816 (il a 76 ans), il dit s'inspirer de la méthode de l'Anglais Lancaster pour mettre en place un enseignement mutuel (entraide entre élèves). À la même époque, il a sur place un collaborateur fidèle, l'industriel Jean-Luc Legrand qui vient de Suisse après avoir été en relations de travail pédagogique à la fois avec l'institut de Dessau et le pionnier suisse Pestalozzi : le réseau européen apparaît là en pleine lumière quand on sait que le point de départ de Pestalozzi est l'*Émile* de Rousseau et que les écoles qu'il a fondées se répartissent dans un bon nombre de cantons de la Confédération helvétique.

COMENIUS Jean-Amos Komensky dit (1592-1670)

Pédagogue tchèque dont la pensée a marqué les éducateurs des temps modernes. Après avoir voyagé en Allemagne et en Angleterre, il dirige une école dans son pays mais doit émigrer en Pologne, à la suite des Frères moraves (1628). Il y est accueilli par les Leszczyński, partisans de la Réforme. Il publie alors sa *Janua Linguarum reserata* (1631) et la *Didactica magna* (1633). Appelé en Suède en 1642, il retourne ensuite en Pologne pour y publier cinq ouvrages didactiques relatifs à l'enseignement des langues, dont *Methoda linguarum novissima*. À la demande de Sigismond Rakoczy, prince de Transylvanie, il s'occupe de réformer puis de diriger l'école de Saros-Patak (1650-1654), tout en composant son *Orbis pictus* (imprimé pour la première fois à Nuremberg en 1658, cet ouvrage aura une diffusion à l'échelon européen). En 1656 il se trouve aux Pays-Bas, où le Sénat d'Amsterdam assure la publication de ses œuvres complètes, *J.-A. Comenius Opera didactica omnia* (1657).

BASEDOW (ou Basedau) Johannes Bernhard de Nordalbingen, dit (1723-1790)

Pédagogue lié à l'« Aufklärung », il avait la vision d'une école indépendante des Églises. S'inspirant des idées de J.-J. Rousseau, il mit en pratique ses principes d'éducation à l'institut qu'il fonda à Dessau, le *Philanthropinum* (1774), avec l'appui du prince Léopold de Dessau. Campe prit sa succession à la tête du *Philanthropinum* en lui conservant ses orientations : pédagogie active, travail manuel, jeux et sorties dans la nature, formation du caractère et apprentissage de la vie en groupe. Bibliographie : *Vorstellung an Menschenfreude* (1786), *Methodenbuch* (1770) et *Elementarwerk. Geordneter Vorrat aller nötigen Erkenntnis zum Unterricht der Jugend* (4 tomes, 1774).

LANCASTER Joseph (1771-1838)

Pédagogue anglais qui mit en œuvre une forme d'enseignement original, l'**enseignement mutuel**, déjà pratiqué par A. Bell dans son école de Londres. Dès 1811, cette méthode est appliquée pour l'enseignement élémentaire mais elle échoua dans le secondaire. À partir de 1816, Lancaster essaya de promouvoir sa méthode en Amérique. Bibliographie : *Improvement in education* (1805) et *The british system of education* (1818).

PESTALOZZI Johann Heinrich (1746-1827)

Pédagogue suisse dont la pensée et l'action s'inspirèrent initialement de la lecture de l'*Émile* de Rousseau. Son objectif est de développer progressivement les facultés humaines dans un programme de formation professionnelle, spécialement agricole, en grande partie par le moyen de l'instruction mutuelle. Praticien autant que théoricien, il met ses principes en

œuvre en ouvrant des écoles en Suisse, à Neuhof, Stanz, Burgdorf et Yverdon. Fichte, dans ses *Discours à la nation allemande*, préconisera l'emploi de sa méthode. C'est par l'intermédiaire de Jean-Luc Legrand que J.-F. Oberlin a pu connaître l'œuvre de Pestalozzi. Par le roman *Lienhard und Gertrud* (1781), il a fait connaître ses idées dans un large public. Plus théorique est *Meine Nachforschungen über die Natur in der Entwicklung des Menschengeschlechts* (1797).



Silhouette de Jean-Luc Legrand.

LEGRAND (famille)

Jean-Luc Legrand, né à Bâle en 1755, juriste, pédagogue, commerçant et industriel se fit une place en Suisse comme membre du gouvernement de Bâle, chargé de la direction de l'instruction publique, puis comme membre du Directoire de la république helvétique. Il s'est trouvé en relations étroites avec deux animateurs majeurs de la réflexion et de l'action pédagogique, Basedow et Pestalozzi. Le premier aurait voulu l'associer au *Philanthropinum* de Dessau et le second se chargea de fonder, à l'incitation de J.-L. Legrand, l'une des maisons d'éducation dont il s'est occupé : l'orphelinat de Stanz (Unterwald). C'est en choisissant d'installer son industrie au Ban-de-la-Roche qu'il inaugura une collaboration exemplaire avec J.-F. Oberlin. Les deux hommes avaient la même inspiration évangélique pour envisager et

mettre en œuvre les solutions des problèmes économiques et sociaux.

Daniel et Frédéric Legrand, fils de Jean-Luc, poursuivirent son œuvre dans le même esprit, en particulier en prenant part à l'élaboration d'une législation internationale du travail. En 1850, ils réclameront, parmi les premiers en France, l'instruction publique gratuite et obligatoire.

Bernard KELLER

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

STOEBER, Daniel E., *Vie de J.-F. Oberlin, pasteur à Waldbach, au Ban-de-la-Roche, chevalier de la légion d'honneur*. Strasbourg, 1831, VIII + VI + 619 pages.

LEENHARDT Camille, *La vie de J.-F. Oherlin 1740-1826*. Paris - Nancy, 1911, VIII + 571 pages.

PSCZOLLA Erich, *Jean-Frédéric Oberlin 1740-1826*. Traduit de l'allemand. Strasbourg, 1985, 180 pages.

Jean-Frédéric Oberlin. Le divin ordre du monde 1740-1826, sous la direction de Malou Schneider et Marie-Jeanne Geyer. Strasbourg, 1991, 256 p.

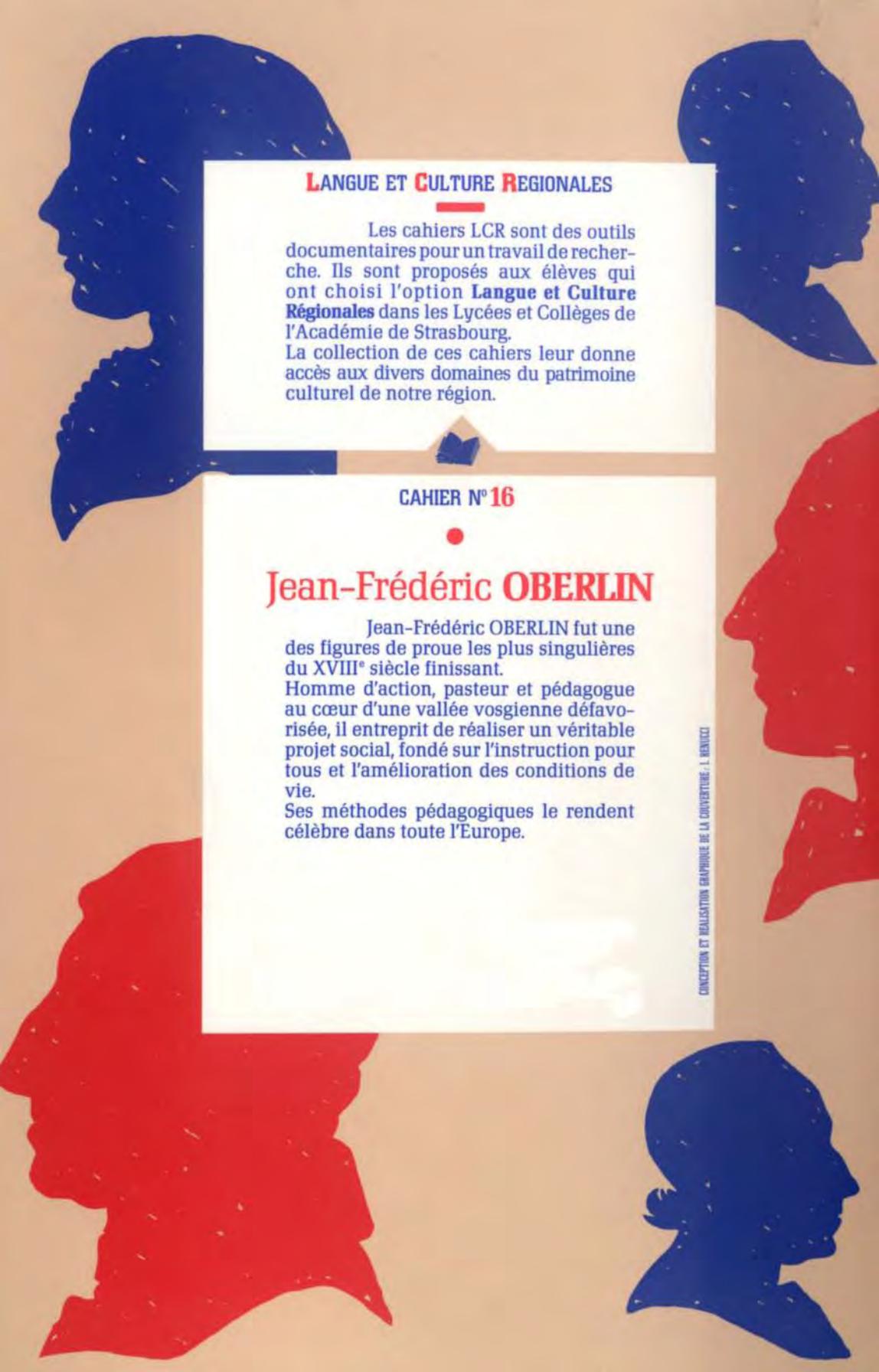
LEYPOLD Denis, HISLER Solange, MOLL Pierre, BERHAUD Eva, *Jean-Frédéric Oberlin au Ban-de-la-Roche*. Association du Musée Oberlin, 1991, 92 pages.

Les manuscrits de Jean-Frédéric Oberlin se trouvent pour la plupart rassemblés au Musée Oberlin de Waldersbach (MO), aux Archives municipales de Strasbourg (AMS, fonds Oberlin) et aux Archives du Chapitre de Saint-Thomas (AST, fonds Peter-Strohl). Les deux derniers fonds peuvent être consultés aux Archives municipales de Strasbourg, place de l'hôpital.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	3
OBERLIN SE DÉFINIT.....	5
I. L'HOMME AU BAN-DE-LA-ROCHE.....	15
Pauvreté et misère d'une vallée vosgienne	16
Un développement social exemplaire « Oberlin le bâtisseur».....	21
II. DÈS L'ENFANCE, FORMER L'HOMME	27
Écoles et maîtres, Oberlin pédagogue.....	28
Apprendre pour faire apprendre	41
III. UN ENGAGEMENT DE CITOYEN	45
Oberlin, le citoyen.....	46
J.-F. Oberlin l'européen.....	58
BIBLIOGRAPHIE.....	71

ISSN 0763-8604
ISBN (1992) : 2-86636-193-8
ISBN (2014) : 978-2-86636-439-7
Dépôt légal : juin 2014

The background features stylized silhouettes of historical figures in profile, facing right. There are four silhouettes: two in blue (top left and bottom right) and two in red (top right and bottom left).

LANGUE ET CULTURE REGIONALES

Les cahiers LCR sont des outils documentaires pour un travail de recherche. Ils sont proposés aux élèves qui ont choisi l'option **Langue et Culture Régionales** dans les Lycées et Collèges de l'Académie de Strasbourg.

La collection de ces cahiers leur donne accès aux divers domaines du patrimoine culturel de notre région.

CAHIER N° 16

Jean-Frédéric OBERLIN

Jean-Frédéric OBERLIN fut une des figures de proue les plus singulières du XVIII^e siècle finissant.

Homme d'action, pasteur et pédagogue au cœur d'une vallée vosgienne défavorisée, il entreprit de réaliser un véritable projet social, fondé sur l'instruction pour tous et l'amélioration des conditions de vie.

Ses méthodes pédagogiques le rendent célèbre dans toute l'Europe.